

Les dépaysés

Joseph Raîche

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Depuis deux heures le combat faisait rage dans la plaine aux environs de Péronne en France. Des mitrailleuses cachées derrière un massif envoyaient une telle grêle de balles que l'air en était criblé. Et la mort chevauchait invisible parmi ces hommes qui tombaient terrifiés, éperdus dans cette mêlée.

Pendant une bataille de grande envergure où tant d'éléments sont en jeu, où chacun a une vue bornée de l'action générale, et ne se rend compte que de ce qui l'entoure immédiatement, il suffit d'un tumulte, d'un arrêt insolite, d'une bousculade pour jeter la panique dans les rangs. La terreur, les courses affolées des uns, l'angoisse, l'effarement des autres se communiquent aux plus braves. Et la mêlée devient un horrible fouillis d'hommes crispés par l'effroi de la mort qui plane autour d'eux dans les balles qui sifflent, les détonations, le feu, les éclats d'obus et tout ce que l'enfer de la guerre vomit dans sa rage.

Au milieu de cette débandade où chacun fuyait courbé sous la pluie sinistre des mitrailleuses, le capitaine Maurice Bertrand domina ses hommes. Sa volonté plus mâle que la déroute rappela leur courage. Sa voix de tonnerre les électrisa :

— Où allez-vous, les amis ?

Aiguillonnés par ces fortes paroles, ils se cabrèrent, s'acharnèrent dans cette rafale noire et sanglante. Ils tombaient, percés, déchiquetés, la tunique trouée, leur sac crevé, les yeux agrandis

et vitreux, du sang plein la bouche. L'air était en feu, la terre tremblait, rien n'existait, que cette infernale mêlée.

L'ennemi ne semblait pas vouloir ralentir son attaque. Les guêpes méchantes des balles continuaient leur chant qui vibre, frôle et tue.

Le capitaine Bertrand avait repéré le nid de mitrailleuses qui décimaient ses hommes. Il fallait s'en emparer. Suivi d'une quarantaine de soldats, au milieu de la fureur grandissante du combat, ils se ruèrent à l'assaut des positions ennemies. Dans les hautes herbes, parmi les arbustes, dans la fumée, ils arrivèrent sur les Allemands sans que ceux-ci eussent le temps de les voir venir. Ce fut une lutte corps à corps. Des couples d'hommes dans un embrassement hideux, dans une étreinte convulsive, les jambes tendues, les bras enlacés, se broyaient les os, s'assommaient à coups de poings, s'affaissaient l'un sur l'autre, se tenant à la gorge d'où s'exhalait l'horreur. Le vainqueur enfonçait ses genoux dans la poitrine du vaincu, le piétinait dans un dernier hoquet.

Le peloton du capitaine Bertrand avait eu le dessus. Des corps d'Allemands gisaient, un filet rouge coulant de la bouche ouverte. Plusieurs Canadiens étaient tombés. Bertrand lui-même était blessé à la cuisse. Il avait senti comme une brûlure et s'était aperçu que du sang dégouttait sur ses souliers.

Les ennemis continuaient à tirer à terrain découvert d'une pièce qu'ils avaient dans un champ. Bertrand organisa un détachement dans le but de la capturer. Voilà que dans cette plaine verdoyante ces hommes couraient comme à un jeu. Le feu augmentait d'intensité. À une centaine de verges, Bertrand tomba,

renversé par un choc qui lui parut être un grand éblouissement, se sentit précipité en bas comme s'il tombait d'une haute montagne. Il lui semblait qu'il avait rebondi sur le sol à plusieurs reprises qui allaient diminuant. Et chaque secousse lui martelait les tempes à les lui briser. La nuit entra dans son cerveau, il ne pensa plus.

Cependant le combat progressait. Les Canadiens exaltés jusqu'à l'ivresse avançaient en se battant. La lutte se déplaçait. C'était maintenant sur la lisière de la forêt de Bouchavernes que se concentrait l'action du combat. La plaine était devenue calme. Un soleil magnifique, dans une traînée de pourpre, jetait ses reflets sur les feuilles ocellées de sang, sur des cadavres dont la bouche entrebâillée était pleine de ténèbres et d'effroi.

Le capitaine Bertrand n'était pas mort. Frappé par ricochet, le coup n'avait pas été fatal. Après quelque temps d'inconscience, il se fit en lui un étrange clair-obscur, une compréhension rudimentaire, une intelligence hésitante, une nouvelle conscience frustre qui lui permit de lier les faits dans le présent à la façon des enfants dont la raison commence à se développer. Mais le passé n'existait plus. C'était la nuit profonde jetée sur sa vie, la mousse épaisse de l'oubli sur les trente années qu'il avait vécues. Le coup qu'il avait reçu avait causé des lésions cérébrales qui avaient oblitéré la mémoire. Les animaux ont un vague souvenir du passé, mais le sien était tout anéanti. Une muraille de cent coudées le séparait de sa vie antérieure. Comme les brutes qui se meuvent par instinct, il tenta de se lever. Sa blessure à la jambe sans être grave l'avait affaibli. Il voulut marcher. Il éprouva une raideur qui lui arracha une plainte. Il chancela d'abord et finit par se tenir debout. Il se mit à marcher devant lui, sans but, plus

aveuglement que les animaux, qui savent où ils vont. Il se dirigea vers le village, enjambant les cadavres, indifférent, sans les remarquer comme s'il n'avait jamais vu autre chose. Il ignorait qu'il eût déjà existé. Derrière lui c'était le néant. Il commençait une nouvelle vie. Il avait tout oublié, la guerre, sa famille, sa nationalité, jusqu'à son nom. Sur la route de Péronne il rencontra un paysan qui lui parla. Il ne le comprit guère, son entendement et sa faculté de parler se dégageaient encore avec peine des ténèbres où ce choc l'avait enseveli. Il articula quelques sons d'une voix pâteuse et lointaine. Le paysan crut que c'était un de ces pauvres soldats que les monstruosités de la guerre laissaient dans un état confinant à la folie. Il lui parla encore. Il le comprit mieux. Mais son esprit était la table rase où s'étaient effacées toutes les connaissances acquises par les sens. Il balbutia comme l'enfant qui ne connaît encore rien de l'univers. Il ne vivait sa vie nouvelle que depuis une ou deux heures, n'avait vu qu'une plaine avec des soldats morts et ce paysan. Nous connaissons les choses par la relation qui existe entre elles. Pouvait-il même savoir que ces soldats fussent morts s'il n'en avait pas vu de vivants, ou bien qu'ils fussent soldats, c'est-à-dire des hommes qui donnent la mort, s'il n'avait jamais vu d'hommes. Il importe d'ajouter qu'en vertu de cette récente hérédité qu'il tenait de sa première existence, il put réapprendre en quelques heures ce que l'enfant acquiert en quelques années.

Le paysan l'amena chez lui. On lui demanda son pays, son nom, il n'en savait rien. Ces questions n'avait pas de sens pour lui. On l'appela Monsieur Jean tout court. Bientôt il put aider ses bienfaiteurs à leurs travaux. Et le soir il réapprenait à lire et à écrire. Mais aucune lueur ne se projetait encore sur son passé. C'était toujours la nuit, toujours le néant.

À l'armée on le rapporta mort et disparu. Plusieurs de ses hommes l'avaient vu tomber. On ne l'avait pas retrouvé. Mais il était facile de croire qu'il avait dû être enterré, sans qu'on le reconnût, parmi tant d'autres.

Les autorités militaires communiquèrent la nouvelle à sa famille. Sa mère qui avait toujours prié pour lui depuis son départ, dit :

— Je n'ai pas assez prié.

Et il y eut une mère de plus qui pleura son fils.

q

Chapitre 2

Les jours passaient, Monsieur Jean était devenu un nouvel homme. Ses forces physiques lui furent peu à peu rendues, mais son visage restait plus pâle, plus amenuisé par la douleur, avec quelque chose de plus profond, de plus lointain dans le regard. C'étaient des yeux qui semblaient à certaines heures voir un autre monde. Il avait refait son éducation mais un rideau opaque était toujours tendu sur son passé. On eut beau l'interroger, fouiller ses vêtements pour y trouver un papier qui permit de l'identifier, son numéro de soldat avait été déchiré, son écusson perdu ; il eut beau chercher dans sa mémoire, de part et d'autre on ne découvrit rien. Un océan sans rivage séparait ses deux vies. Les médecins qu'on avait consultés sur ce cas étrange s'accordaient pour diagnostiquer les lésions cérébrales qui avaient oblitéré les souvenirs du passé.

Mille fois le jour il se demandait qui il était. Si un enfant pouvait se poser cette question il ne serait pas plus embarrassé pour y répondre. Il frappait et se heurtait à une porte d'airain.

La guerre venait de finir. Les troupes rentraient. Monsieur Jean ne voulut pas rester plus longtemps à charge à cette excellente famille à laquelle il avait rendu d'appréciables services. Il alla donc à Paris où il trouva de l'emploi chez un libraire. Il ne négligeait rien pour s'instruire. Il avait autrefois été un assez bon pianiste. Il découvrit par ses étranges tendances héréditaires qu'il avait du talent pour le piano. Il employa donc tous ses loisirs à l'étude de cet instrument. Bientôt il joua en artiste. Il commença à donner quelques concerts. Ses titres de soldat blessé lui attirèrent une sympathie qui lui facilita ses débuts. On alla l'entendre d'abord pour l'encourager, et on était pris par son talent original. Sa technique n'était pas très brillante, mais l'interprétation était si sincère, profonde, mystérieuse comme sa double personnalité. Il put vivre de cette façon pendant quatre ans. Les mêmes ténèbres voilaient toujours son passé. Ce fut pour lui des années d'immense tristesse, de découragement et d'ennui. La même question angoissante se posait toujours et toujours le même impénétrable mystère enveloppait sa vie. Quelquefois, la tête entre les mains, les tempes meurtries par la pensée fixe et lancinante de son identité, cherchant la clef de cette énigme, il pleurait de dépit et de nostalgie pour un pays, une famille, une mère qu'il ne connaissait pas. Des lueurs indécises lui venaient quand il croyait voir ce qu'il avait déjà vu. Un jour qu'il neigeait, il pensa qu'il avait déjà vu de la neige, des amoncellements, des avalanches de neige, des champs couverts, des arbres chargés, des maisons encapuchonnées de neige. Et ce fut tout. Cette vision était lointaine, diaphane, ondoyante et intangible. Il crut que son

imagination malade et surexcitée lui créait des chimères. D'autre fois, il entrevoyait dans les tréfonds de sa subconscience une étendue d'eau bleue, une falaise sur laquelle était bâtie une ville magique et enchantée. Il croyait entendre des cloches merveilleuses qui sonnaient dans un soir serein. Et il s'accusait de rêver.

Il savait cependant qu'il appartenait à l'armée anglaise. Son uniforme dans lequel on l'avait trouvé en faisait foi. C'était un indice bien vague. Il songea longtemps aux moyens de se faire identifier, mais comment, où aller, parmi tant de milliers de soldats de provenances si diverses et si distantes. Il comprit que c'était une impossibilité. Il se résigna plus triste et plus abattu que jamais.

Cependant son talent d'artiste s'affirmait. On lui proposa une tournée mondiale à commencer par le Canada. On espérait qu'un voyage distrairait sa mélancolie. Lui-même accepta avec l'espoir de chasser ce morne ennui qu'il traînait et que rien ne voulait dissiper.

Il s'embarqua donc. Son premier concert, par une étrange coïncidence, devait avoir lieu dans sa ville natale. Les annonces affichées sur les murs portaient :

Récital de piano

par

MONSIEUR JEAN

soldat, artiste

qu'une blessure à la tête ressuscita chez lui un remarquable talent musical.

Ainsi conçue cette annonce ne manqua pas d'exciter la curiosité. Madame Bertrand, la mère de l'artiste, dont la sympathie pour les soldats était grande depuis la mort de son fils, avait résolu d'assister à ce concert.

Monsieur Jean en débarquant fut ébloui par une ville dont il crut avoir déjà rêvé. Il nous arrive quelquefois de rêver de lieux et de personnes que nous n'avons jamais vus, et quand nous les voyons nous sommes stupéfaits de leur ressemblance frappante avec le rêve.

Le soir du concert arriva. Madame Bertrand et sa jeune fille avaient pris leur place dans la salle. Monsieur Jean commença. Élégant, la figure creusée par les récentes souffrances, les traits anguleux, d'une pâleur intéressante, son arrivée au piano excitait toujours beaucoup de sympathie. Madame Bertrand ne l'avait pas bien vu quand il avait salué, et après qu'il se fut assis au piano, elle le voyait de côté. Toutefois, sa taille, les contours de sa tête la frappèrent sans qu'elle se rendit compte pourquoi elle était émue. Elle se souleva de son siège pour mieux voir et se penchant vers sa compagne, lui dit à l'oreille :

— Ne trouves-tu pas qu'il ressemble à Maurice ?

La jeune fille dont les souvenirs s'étaient effacés pendant ces cinq années se contenta d'acquiescer. C'est souvent une manie chez les mères de trouver la ressemblance de leurs enfants disparus.

La pièce que l'artiste interprétait était cet « impromptu » de Chopin qu'il avait l'habitude de jouer autrefois. Qu'il joue comme Maurice, pensa Madame Bertrand. Elle y retrouvait la même manière, la même flamme, la même sincérité et la même imperceptible hésitation devant la difficulté.

Les deux femmes voyaient encore imparfaitement le jeune homme. Quand il se leva pour saluer, elles le virent mieux. Madame Bertrand se pencha de nouveau et dit avec émotion :

— Je te dis qu'il ressemble à Maurice.

Cette ressemblance l'avait si émue qu'elle se mit à pleurer doucement. Le concert continuait, mais elle n'écoutait plus. La douleur à peine assoupie par cinq années, rentrait à flots pressés dans son cœur.

— Il fait chaud dans cette salle, dit-elle. Je suffoque. Si tu veux bien nous sortirons.

Et profitant de la première pause, elles s'en allèrent. Les quelques jours qui suivirent, Madame Bertrand fut tout absorbée par cette ressemblance qui la hantait. Elle eut voulu revoir ce jeune homme, l'embrasser, l'adopter pour son fils. D'autre part, comprenant qu'on n'embrasse pas les gens en se jetant à leur tête, elle raisonna ce grand émoi et se dit qu'en fin de compte elle n'était que le jouet d'une ressemblance.

L'artiste allait bientôt quitter la ville. Or, la veille de son départ on avait organisé pour lui une promenade dans la campagne avoisinante. Il lui en coûtait de partir. Une secrète attirance, un mystérieux atavisme l'attachaient à ces lieux. Il y retrouvait le cadre désiré pour sa vie, et se promettait d'y revenir. Il songeait à

toutes ces choses quand la voiture filait sur la route. Voilà qu'à une courbe plus accentuée, le chauffeur fait une fausse manœuvre, perd la maîtrise de son volant et lance la machine sur le talus. Elle capote et projette ses occupants sur le sol. Les gens qui s'empressèrent à leur secours trouvèrent Monsieur Jean inconscient, un trou dans la tête qui s'était heurtée à une pierre. On le ramena à l'hôpital. Il fut plusieurs heures dans cet état. Quand il reprit ses sens, il se fit en lui une grande lumière d'un éclat prodigieux qui illuminait tous les replis de sa vie d'autrefois. Tout son passé lui était rendu. Ses souvenirs se précipitèrent comme un ouragan dans un passage trop étroit. La pensée de son pays, sa famille, sa mère, le combat où il était tombé l'envahit et le pressa de toutes sortes. Ce choc avait affecté le cerveau de telle façon qu'il lui avait rendu le don de se rappeler.

Il demanda sa mère, se nomma, on crut à du délire. Il expliqua son cas, persista, insista, réclama pour qu'on allât chercher sa mère dont il donnait l'adresse exacte. On s'inquiétait de la gravité de sa blessure, de son extrême faiblesse, mais intéressé par l'étrangeté de ce cas, on obtempéra à ses désirs.

On fit venir Madame Bertrand. En entrant dans la chambre son intuition de mère ne la trompa pas. C'était son fils, elle le reconnaissait. Lui aussi reconnut sa mère.

— Mère, dit-il.

Il ne peut en dire davantage, une hémorragie cérébrale l'avait foudroyé. Il expira.

Et cette femme, tout à coup vieillie de vingt ans, pencha sa tête endolorie et angoissée éclairée par la blancheur de ses cheveux, et la détresse dans la voix, elle dit :

— J'avais un fils et je le perds deux fois.

q

Deuxième partie Les deux aïeules

La maison de mon enfance était sur la pente d'un coteau. Le feuillage, en été, y versait des frissons de fraîcheur, et, lorsque les pommiers fleurissaient, leur âme odorante entrait par les fenêtres.

Je jouais quelquefois sur une pelouse de lumière où l'herbe se parlait en de subtiles senteurs pendant que les petites fleurs écoutaient le vent.

Sur la véranda, dans les lierres embrassés, les deux aïeules se querellaient doucement sans que l'une arrêtât son travail, et l'autre sa prière.

Elles ne pouvaient jamais s'entendre à mon égard : elles m'aimaient trop et s'aimaient mal en moi.

L'une, la grand'mère paternelle, était toute petite, octogénaire, pétulante, sourde. Elle voletait toujours, frémissante et inquiète.

L'autre, la grand'mère maternelle, était douce et blanche comme une statue. Presque aveugle, infiniment calme, sa prière toujours inachevée, murmurait sa vie.

Ces deux femmes s'aimaient dans un parfait désaccord. Elles pensaient m'aimer avec toute la sagesse de leur âge, en oubliant que l'amour n'a pas d'expérience.

J'en profitais comme je profitais de leur douce jalousie.

« Mais, dites-vous, Adelaïde, cet enfant ne peut passer des journées à jouer. Il est temps de commencer à lui enseigner quelques prières et un peu de lecture, » disait grand'mère Ursule, dans une voix sereine comme le rêve derrière ses yeux clos.

Grand'mère Adelaïde qui ne comprenait pas ou comprenait mal répétait à tue-tête : « Un peu d'écriture ? »

« Non ! de lecture… et d'écriture aussi, » articulait grand'mère Ursule.

« Je n'ai pas appris de prières à mes enfants avant qu'ils eussent dix ans ; trop tôt, c'est les dégoûter. Et maintenant, ils sont de bons chrétiens. »

« Je ne partage pas votre manière de voir, Adélaïde, la piété doit grandir avec l'enfant. »

Et, lorsque le soir venait, la même altercation se répétait toujours à savoir laquelle me mettrait au lit. Ma mère avait abdiqué ses droits depuis longtemps. Dans ces interminables discussions, les deux grand'mères ressemblaient à d'adorables enfants.

« Adelaïde, vous voulez le mettre au lit sans lui faire faire sa prière, sous prétexte de lassitude, c'est mal ! Comment voulez-vous donc former cet enfant ? »

« Vous voyez bien qu'il tombe de sommeil ; la prière dans cet état n'a pas de sens. »

« La prière a toujours un sens, Adelaïde ; vous ne devriez pas dire cela si haut ! »

Le débat se continuait. Ma mère ne voulait pas intervenir ; je restais juge. Si la question ne manquait pas de difficulté, la Sagesse de Salomon ne me faisait pas défaut. J'alternais généralement ma décision en embrassant celle que mon choix privait de ce privilège de façon à lui faire comprendre que je l'aimais, mais que je choisissais l'autre par condescendance.

C'était une double victoire. L'une me prenait par la main d'un air vainqueur ; l'autre souriait mystérieusement à son secret.

Je grandissais, bientôt je pus lire. Grand'mère Ursule, dont les yeux s'affaiblissait chaque jour davantage, m'appelait dans sa chambre pour se faire faire la lecture. Elle se tenait assise dans un grand fauteuil, les pieds sur un tabouret. À sa portée se trouvait une petite console avec une statuette et son chapelet dessus.

Ma lecture, sans respect de la ponctuation et du sens, la jetait dans l'émerveillement. Elle se levait avec peine, ouvrait un grand coffret très sculpté d'où s'exhalait une senteur de bois de Santal, en tirait mille sucreries dont elle me comblait.

Grand'mère Adelaïde, qui ne cessait pas de remplir mes poches de toutes sortes de bonbons, disait :

« Elle gave cet enfant de friandises. Il n'y a rien de plus délétère pour la santé. C'est comme ça qu'on élève des enfants pâlots et rachitiques. »

Un jour que je lisais plus mal que d'habitude, en passant tous les noms dont la prononciation m'embarrassait, l'admiration de grand'mère Ursule déborda : « Approche tout près, dit-elle, il me semble que je pourrai te voir aujourd'hui. » Et, je sentis la blanche caresse de ses doigts sur ma joue. Ses yeux cherchaient

la lumière dans leur obscurité. « Non ! je ne peux te voir. » Une grande tristesse descendit dans sa voix.

« Grand'mère, fermez vos yeux fortement et regardez-moi dans votre âme, peut-être que vous me verrez ».

Ses paupières dociles se fermaient ; un sourire, lointain comme une espérance, remplit de jeunesse les rides de son visage.

« En effet, je te vois… Tu grandis, tu grandis. Une grande clarté est en moi. »

Ce jour-là, grand'mère Ursule fut heureuse d'un bonheur doux et discret.

Grand'mère Adélaïde n'aimait guère les entretiens. La vie, pour elle, n'était pas une causerie dans le pénombre d'un abat-jour, mais une grande roue qui tourne sans relâche. Active jusqu'à la frénésie, elle s'agitait sans cesse d'une fenêtre à l'autre, en fouillant des yeux l'horizon, les passants et tous les bruits du dehors.

Le nouveau la passionnait. Lorsque ce nouveau prenait la forme d'un nouveau mariage, sa joie était transcendante. Elle, qui n'avait jamais conçu le bonheur en dehors de l'état matrimonial, son allégresse n'avait plus de borne lorsqu'un couple de mariés descendait la rue au son des cloches.

Or, sa plus grande épreuve, disaient les malins, était de ne pouvoir aller à la messe entendre la publication des bans. Chaque dimanche de retour de l'église elle s'adressait à moi.

Un jour, le démon du mensonge souffla en moi et j'improvisai la publication de deux partis que leurs manies bien connues rendaient irréconciliables.

« Tiens, tiens… je savais bien, dit-elle, qu'ils finiraient par se marier. »

Ses petits yeux brillèrent de bonheur.

Je dus bientôt payer la rançon du remords. Ce mensonge commença à peser sur ma petite conscience d'enfant. C'était intolérable ! Il fallait l'alléger par la confession et le repentir.

« Grand'mère, vous savez bien, ce que j'ai dit hier ? – Eh ! bien, ce n'est pas vrai ».

« Pas vrai ! Si, si, c'est vrai. Je savais bien qu'ils finiraient par le mariage. Tu veux me tromper, petit, c'est mal. »

Et dans ses yeux il y avait tout le bonheur d'une certitude qui s'affirme.

Je compris qu'il y a des illusions plus chères que la vérité.

Je n'avais jamais songé que ces deux grand'mères pussent disparaître un jour. Elles étaient devenues une partie intégrale du foyer et de ma vie. Aujourd'hui encore, je ne peux regarder en arrière sans que leur lointaine image ne s'associe à ma vision.

Un jour d'octobre, gris comme une nostalgie, grand'mère Ursule tomba malade. La paralysie ne permettant plus la prière à ses lèvres, son âme était en oraison.

Un soir, on vint m'éveiller à minuit. J'entendis la pluie qui tombait lentement sur le toit.

Toute la famille était réunie dans la chambre de grand'mère. En entrant, je vis sur une table toute blanche un crucifix dans la morne clarté de deux cierges. La pièce baignait dans une lumière si diaphane qu'on n'eût pu dire si c'était une aube crépusculaire ou un soir matinal.

Grand'mère reposait, immatérielle et blanche, dans les plis fuyants de grands draps neigeux. La respiration comme un rayon opalin faisait battre légèrement les ailes du nez. Les yeux entr'ouverts se perdaient dans une extase d'argent.

J'entendis un souffle profond. L'âme frôla les lèvres pâles et glissa dans l'éternité.

Ses yeux venaient de s'ouvrir aux perpétuelles clartés : elle me voyait pour la première fois.

Une grande douleur descendit en moi.

Grand'mère Adélaïde sanglotait. Elle me prit la tête avec ses mains et m'embrassa. Je sentis ses larmes couler sur mes joues.

« Regrette ta grand'mère. Elle t'aimait tant ! Je ne pourrai jamais la remplacer. Chère Ursule. »

La mort avait passé. Pendant plusieurs jours il y eut dans la maison un vaste recueillement. On parlait bas.

Grand'mère Ursule n'était pas partie tout-à-fait ; son âme bruissait dans l'ombre des pièces. Son invisible présence nous enveloppait. Elle revivait en grand'mère Adélaïde qui ne s'inspirait plus que d'elle. Lorsque je devenais turbulent ou désobéissant elle me disait toujours :

« Si ta grand'mère était vivante, elle n'aimerait pas cela… Elle voudrait que tu fisses cela… »

J'étais déjà grand : je dus partir par delà la frontière. Un jour une dépêche m'arriva. Grand-mère Adélaïde n'était plus. Elle avait prononcé mon nom avant de partir. J'étais trop loin ; des larmes silencieuses descendirent dans mon cœur.

Elle les entendit. Ses oreilles s'étaient ouvertes à toutes les divines harmonies.

q

Troisième partie Histoire triste

Le train avançait sans une minute de retard. Des paysages rabougris et rugueux de l'Ouest défilaient rapidement. Dans le wagon quelques personnes lisaient, d'autres jouaient aux cartes, plusieurs rêvaient. Bientôt nous arrivons à une petite gare sur la porte de laquelle je lis Siouspious. C'est sans doute le nom indien de l'imitation du cri de l'oiseau. Pendant que je pense à cette bizarre onomatopée, une dame du plus grand air suivie d'une fillette entre dans le wagon. Elle jette un regard circulaire comme un général qui inspecte un champ de bataille, et commence à défaire ses nombreuses fourrures. Je n'ai plus de doute, c'est la bourgeoise de ce modeste village. Elle doit avoir l'habitude de dominer. Ses petits yeux perçants semblent faits pour scruter, son nez recourbé pour fouiller, ses mains ont le geste péremptoire qui signale et commande. Elle accable la petite fille de recommanda-

tions affectueuses, de tendres reproches, mais personne ne s'y trompe, c'est pour le wagon.

On lui assigne le fauteuil voisin du mien. Je peux donc l'observer. Elle s'aperçoit que je regarde jouer la petite fille. Elle commande donc à l'enfant de réciter et d'exécuter tout ce qu'elle a appris à l'école. Ça amuse le wagon. D'ailleurs le trajet est long, il faut tuer le temps.

Je ne devais pas en être quitte pour si peu. Voilà la bonne femme qui se met à me parler. C'est une série de questions exactes, précises, tranchantes, impérieuses, j'y réponds sans broncher. Enfin, elle me demande ma nationalité.

Canadien français.

La dame sursaute, Canadien français, est-ce possible ?

D'un ton protecteur, elle me dit :

— Vous parlez un dialecte, n'est-ce pas ?

— Oui, le dialecte de l'Isle de France.

Elle n'a pas compris, et continue :

— C'est ce que je dis toujours que les Canadiens-français parlent un patois.

— Vous connaissez bien le français, sans doute ?

— Pas un mot, se hâte-t-elle d'ajouter.

— Mais, comment pouvez-vous savoir que c'est un patois si vous ne pouvez le comparer avec le français véritable ?

— Ah ! ça se voit et tout le monde le dit.

— Vous êtes une femme d'une intelligence supérieure pour avoir découvert cela sans étude.

Elle me remercie avec candeur, elle a pris ma remarque pour un compliment.

Les questions pleuvent de plus belle.

— Êtes-vous déjà allé en France ?

— J'en arrive.

— Comment avez-vous fait pour comprendre la langue du pays et vous faire comprendre ?

— Je me suis servi d'un interprète.

— How interesting ! fit-elle, contente de voir sa théorie confirmée. Et les questions continuent.

— Êtes-vous allé à la Comédie-Française ?

— Oui, et j'y ai vu une pièce de Molière.

— De qui est cette pièce de Molière ?

— De Bourgeois Gentilhomme.

— Est-ce un auteur français, Bourgeois Gentilhomme ?

— C'est un auteur français.

— Vit-il encore ?

— Oui, et il voyage beaucoup.

— Avez-vous pu suivre le sens de la pièce ?

— Je la suivais dans une traduction en hiéroglyphes canadiens.

— Comment dites-vous ?

— En hiéroglyphes canadiens.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est comme ça que nous appelons notre écriture.

— How interesting ! How interesting !

Nouveau feu roulant de questions. Elles avaient commencé par m'aigrir, maintenant elles m'amusaient. J'y répondais comme à un jeu d'enfant.

— Dites donc, les Canadiens-français ont beaucoup de sang indien ?

— En effet, ne trouvez-vous pas que je ressemble à un Indien ?

— Pas trop, fit-elle en me regardant attentivement.

— C'est parce que je n'ai pas mes plumes, si je les avais, vous seriez frappée de la ressemblance.

— Vous portez vos plumes chez vous ?

— Toujours.

— How interesting !

– C'est surtout au moral que nous leur ressemblons.

— Vous ne dites pas, fit-elle un peu effrayée.

— Tenez, moi, là, si je n'étais pas dominé par la présence d'une femme charmante, d'une culture fine et délicate, d'un tact exquis, je vous scalperais. Des fois je me sens fourbe, rusé, je voudrais tendre des pièges aux gens comme autrefois mes ancêtres aux ours.

— Vous me faites peur, vous devriez séjourner plus longtemps dans nos provinces, au contact de notre civilisation, vous perdriez peut-être ces tendances héréditaires.

Nous étions arrivés à Cochrane. Mon aimable voisine y descend avec sa fillette.

Et je songe avec chagrin : voilà des gens qui nous jugent de la hauteur de leur mépris.

Cette petite anecdote serait drôle si elle était fausse, mais elle est vraie à la lettre, c'est pourquoi elle est profondément triste.

q

Quatrième partie L'institutrice

La maison d'école s'élevait au milieu d'un champ. Elle produisait un assez piètre effet ainsi isolée des autres habitations. On l'avait bâtie dans un temps où une maison d'école était toujours assez bonne. C'est pourquoi elle était basse, chétive, sans souci d'architecture, les murs faits de grosses pièces de bois à l'état naturel, les fenêtres permettant à peine d'y faire de la ventilation, et encore moins, au soleil d'y entrer.

L'intérieur correspondait à l'extérieur. Il n'y avait qu'une seule pièce, avec, dans un angle, une petite tribune d'un pied de haut surmontée d'un mince pupitre ; un gros poêle fendu au centre, des crochets autour de la muraille où les enfants pussent pendre leurs effets, des bancs rugueux alignés de chaque côté, et près de la porte, sur un escabeau, un seau d'eau et une tasse de fer-blanc suspendue à une chaînette. Rien qui n'ornât cet intérieur, rien de joli qui permît aux enfants de se reposer les regards de ces murs gris dans les fentes desquels sortaient des mèches d'étoupe. Tout était réduit au plus strict nécessaire. Il fallait avant tout qu'une maison d'école coûtât peu cher. Les gens de cette localité aimaient pourtant leurs enfants, mais rien ne pouvait les convaincre qu'ils dussent être mieux logés que leurs animaux. On eut pu embellir ce petit nid à peu de frais, mais l'idée de dépenser un sou pour la maison d'école leur était si étrangère qu'ils n'y songeaient pas, qu'ils ne l'acceptaient pas. Quelques institutrices avaient bien fait quelques tentatives d'amélioration, mais Messieurs les Commissaires les avaient priées de se mêler de leurs affaires. Lorsque l'une d'elles avait osé représenter que le poêle chauffait assez mal, que la fumée qui s'échappait par les fissures rendait le séjour de l'école assez pénible, et que d'ailleurs les fenêtres étant fixes, on ne pouvait faire de ventilation, on lui avait répondu qu'il n'y avait pas lieu d'ouvrir les croisées si le poêle ne chauffait pas bien. Et les commères avaient longtemps glosé sur l'extravagance de cette pécore d'institutrice, comme s'il ne s'agissait que de demander.

« Et pourtant est-elle assez bien payée cette maîtresse d'école ! On lui donne $100.00 par année pour ne rien faire. Toujours habillée en demoiselle, et elle demande encore ! »

Et les potins continuaient sur ce ton.

Il faut dire qu'on changeait souvent d'institutrice. Jamais satisfaits, on en engageait une nouvelle chaque année. Les enfants soudoyés et appuyés par leurs parents n'avaient pas tardé à devenir grossiers, effrontés, rebelles et insupportables. Il eut fallu un bras vigoureux pour mettre ce petit monde à l'ordre, mais cette année, on avait Marie Masson. C'était une jeune fille timide, qui avait passé son enfance au couvent, admirablement qualifiée pour l'enseignement, aimant sa vocation et ne demandant qu'à aimer ses élèves. Elle était arrivée la tête remplie de ce qu'elle avait vu à son couvent, enthousiaste, éprise de son idéal. Elle était persuadée de ce qu'on lui avait enseigné, à savoir que l'enfant est une cire malléable qu'il faut modeler avec un soin infini, que rien ne remplace l'éducation première, et qu'en somme, l'éducation c'est tout l'homme.

En arrivant, elle avait bien trouvé l'école un peu délabrée, mais elle était si contente d'avoir une classe, qu'elle pensa qu'en l'embellissant de son mieux et la tenant bien propre, l'école aurait encore bon air. Elle trouva quelque chose à reprendre dans les conditions hygiéniques de la maison, mais elle ne voulut pas paraître exigeante, et elle se contenta de demander aux commissaires qu'ils remplaçassent le seau où buvaient les enfants ; il était moisi et ne semblait pas très sanitaire. On lui répondit que les enfants y avaient toujours bu et personne n'en était mort.

La petite institutrice ne se découragea pas. Elle songea qu'en écurant le seau le mieux qu'elle pût, il serait encore assez bon. Et puis, elle était peut-être allée trop loin et avait trop demandé. Elle voulut toutefois qu'à sa première journée de classe la salle eut un air de fête. Elle avait mis sur les murs quelques images

pieuses et quelques paysages qu'elle avait découpés dans des revues illustrées, et, sur son pupitre, un bouquet de fleurs des champs.

Les enfants arrivèrent le regard narquois, les petits garçons les mains dans leurs poches, les petites filles la coite pendante. Ils regardaient la maîtresse de côté, comme une ennemie. Elle ne voulut rien voir de ce petit manège. Elle fit la prière d'ouverture, dit de tout son cœur l'invocation au Saint-Esprit d'éclairer elle et ses élèves, et commença sa classe. Elle leur déclara simplement qu'elle n'avait qu'une ambition, celle qu'ils fissent une bonne année, que, pour cette fin, elle n'épargnerait ni ses labeurs ni ses soins. Elle les savait bien disposés et ne doutait pas que les parents fussent contents de leurs progrès aux examens.

Cette première journée se passa bien. Et le soir, lorsqu'elle fut seule, comme elle se sentit contente de sa classe ! Déjà elle les aimait les enfants, elle les aimait de toute son âme. Comme elle y mettrait de soins pour former leur jeune cœur à tout ce qui est beau et pur, leur jeune intelligence à tout ce qui est noble et vrai ! Elle pensa que pour rompre la monotonie de la classe, pour leur faire aimer les heures passées à l'école, pour rendre leur tâche un travail d'amour et de beauté, elle allait leur enseigner quelques petites chansons dans les moments libres. Et déjà, elle trace tout un plan d'enseignement, très sensé, très rationnel, de nature à intéresser l'enfant, à tenir sa curiosité en éveil et à lui faire aimer l'étude. Ce soir-là la petite institutrice était si heureuse lorsqu'elle monta dans sa mansarde qu'elle ne remarqua pas que l'échelle qui y conduisait était bien vacillante et sa chambrette bien nue.

Les enfants, de leur côté, questionnés par leur mères, avaient fait leur rapport de cette première journée. Les petits garçons

dirent que la maîtresse avait mis des images sur les murs, et les petites filles, un gros bouquet sur le pupitre. Et après les travaux de la journée, lorsque Madame Lebouc vint faire sa visite quotidienne à Madame Laplante, elles ne manquèrent pas de tomber sur le chapitre de la classe.

— Vous, Madame Laplante, envoyez-vous vos enfants à l'école pour regarder les images ou pour apprendre à lire et à écrire ? dit Madame Lebouc roulant des yeux.

— Je les envoie pour apprendre à lire ; m'est avis que ce n'est pas l'endroit, mon Jean y va depuis trois ans et sait à peine épeler !

Et la brave femme ne dit pas qu'on le gardait à la maison neuf jours sur dix pour faire les commissions, pour travailler, pour tout et pour rien.

— Ce n'est pas tout, continua la femme Lebouc, savez-vous, on enseigne aux petits à casser des fleurs et à en faire des bottes à jeter sur les tables. Ça vous semble bien utile, je suppose. Ma Thérèse m'a dit que, toute la journée, la maîtresse a fait sa pimbêche avec un bouquet de trèfle sur son pupitre.

— Ce sont les maîtresses d'aujourd'hui, dit Madame Laplante, les lèvres pincées, qui passent leur temps à des sottises.

Et les enfants écoutaient cette conversation entre leurs parents, les yeux agrandis, au lieu de faire les devoirs que l'institutrice leur avait donnés pour le lendemain.

Or, ils arrivèrent le matin suivant avec rien de fait. La maîtresse fut un peu surprise, et lorsqu'elle les questionna, ils gar-

dèrent un silence entêté. Enfin, Jean Laplante, le plus grand et le plus déluré de la classe, dit :

— Mamselle, ma mère dit qu'on ne vient pas ici pour regarder les images.

L'institutrice fut si désemparée par tout ce que cette remarque subite comportait de propos malveillants qu'elle perdit pied, et au lieu de punir l'insolent, elle se contenta de dire : « Je ne vous oblige pas à regarder les images ». La grande Thérèse Lebouc murmura assez haut pour être comprise « Pimbêche ! » Elle répétait ce qu'elle avait entendu dire. La petite institutrice feignit de ne pas comprendre. Une immense lassitude s'emparait d'elle, son beau rêve s'effondrait. Le dégoût lui monta à la gorge et ses yeux se voilèrent de larmes. Elle fit appel à tout son courage et elle expliqua avec des mots pour les enfants, des exemples gracieux, la lucidité d'un artiste, la leçon qu'on aurait dû préparer à la maison au lieu d'écouter déblatérer contre elle. La vaillante petite institutrice ne capitula pas si tôt devant la bêtise humaine. À la récréation, elle voulut leur enseigner un couplet d'une ronde d'enfants. Pendant qu'elle s'évertuait à leur apprendre les mots et l'air, les filles pouffaient de rire dans leur tablier, et les garçons sifflotaient. Elle ne tarda pas à comprendre qu'elle se heurtait à une mauvaise volonté systématique, et son beau rêve qui se débattait pour vivre sombra tout à fait.

À la récréation du midi, pendant qu'elle était montée à son appartement, des élèves conduites par Thérèse Lebouc avaient jeté son bouquet à terre et l'avaient foulé aux pieds en ricanant. À son retour, quand elle vit ses pauvres fleurs meurtries, écrasées, son angoisse fut si forte qu'elle chancela, prête à défaillir.

— Quel mal vous ont fait ces pauvres fleurs, leur dit-elle avec douceur. C'est une lâcheté d'avoir brisé ces choses innocentes. Vous m'avez fait presque aussi mal que si vous m'aviez marché sur le cœur.

Les élèves la regardèrent d'un air narquois et stupide, ne comprenant qu'à demi ces beaux sentiments, mais comprenant qu'ils lui avaient fait de la peine. Ils s'en réjouissaient, c'était un peu ce qu'ils voulaient. Dans l'enfant mal élevé, il y a déjà toute la férocité et l'égoïsme de l'homme que rien ne retient.

L'institutrice ne daigna pas demander qui avait fait le coup. Elle ramassa elle-même les débris de fleurs fanées. Personne ne s'offrit pour l'aider. C'était bien la guerre ouverte. Pourtant, ces élèves qu'elle aimait hier, elle les aimait encore aujourd'hui. Elle songea qu'à force de bonté elle parviendrait peut-être à les conquérir.

Le soir, les enfants furent prompts à raconter à leurs parents les nouvelles de la journée, la tentative de chansons, l'incident du bouquet, ce que Jean Laplante et Thérèse avaient dit à la maîtresse, tout fut rapporté sans pitié. Ces potins servirent à alimenter la conversation des commères du canton qui s'étaient réunies chez Madame Laplante.

— Cette petite maîtresse dépense gaiement notre argent, commença Madame Levert, à apprendre des chansonnettes aux enfants. Est-ce là enseigner à lire et à écrire. Pour sûr que ma Madeleine ne fera pas encore sa première communion ce printemps. Deux fois qu'elle est renvoyée, une petite si intelligente. Si nous avions des maîtresses, cela n'arriverait pas !

Et la brave femme ne soupçonnait pas que Madeleine était une enfant rachitique, maladive, pleurnicheuse, insignifiante de corps et d'esprit, qui n'allait à la classe que pendant les premiers jours de l'automne, gardait la maison le reste de l'année à se faire dorloter par sa mère.

Madame Lebouc renchérit :

— Vous savez ce que mon Jean lui a dit à votre maîtresse ? C'est étonnant comme cet enfant a la réplique facile !

— Et ma Thérèse, ajouta Madame Laplante, n'a pas craint de l'appeler pimbêche à sa figure. Voilà une petite qui n'a pas la langue dans sa poche pour son âge.

Et l'institutrice fit tous les frais de l'entretien. On se la passa à tour de rôle et chacune y mordit à belles dents.

La petite institutrice, triste, sans défense, seule dans le silence morne de sa mansarde, pensait aux événements du jour, aux sourdes hostilités qui l'entouraient, pleurait d'ennui et de fatigue en se mettant au lit.

Le lendemain, quand elle s'éveilla, le soleil inondait la petite école rustique. Elle se sentit rassérénée. Elle enleva les images et tout ce qui pouvait déplaire aux enfants. C'était sans doute une concession fâcheuse, mais on ne peut attendre d'une jeune personne sans expérience, en butte aux persécutions, tout l'aplomb et la clairvoyance d'un vieux diplomate. Elle était affolée par ce qui venait de se passer et elle voulait à tout prix apaiser ses ennemis.

Elle mit dans sa tâche tant de bonté, tant de douceur, de spontanéité, que ses élèves semblaient intéressés. On eut pu croire

qu'ils s'éveillaient à une nouvelle vision. Tout allait bien, le rêve de la petite institutrice reprenait son essor, lorsque Jean Lebouc vint tout gâcher. Il crachait sur le parquet avec une malpropreté révoltante. Elle lui fit doucement remarquer qu'il vaudrait mieux qu'il crachât dans son mouchoir. Il lui répondit grossièrement :

— Je cracherai tant que je voudrai. D'ailleurs, je n'ai pas de mouchoir.

À cette réplique polissonne, elle jugea qu'il était temps qu'elle frappât un grand coup. Elle prit sa règle et voulut le punir, mais en gros garçon robuste, il la lui arracha des mains et la jeta dans un coin de la salle.

— Je vous somme de sortir, dit l'institutrice.

— Je sortirai si je veux, fut la réponse.

Elle répéta l'ordre. Soit qu'il la jugeât décidée à tenir son bout, soit qu'il crût l'occasion favorable d'aller se plaindre chez lui, il prit son chapeau en bougonnant, sortit claquant la porte derrière lui. Le temps d'aller chez lui et de revenir que sa mère arriva, essoufflée, en cheveux, rouge, furieuse. Elle ouvrit la porte sans frapper, et, les poings sur les hanches, elle donna libre cours à sa colère.

— Péronnelle ! Je voudrais bien savoir si c'est votre école ou la nôtre. De quel droit en chassez-vous nos enfants ?

— Madame, dit l'institutrice doucement, je crois qu'il vaudrait mieux que nous conduisions cette conversation ailleurs qu'ici en présence des enfants. Si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre.

— Je suis bien ici. Je vous dirai votre fait à votre face pour qu'ils le sachent et vous connaissent. Si vous osez encore lever la main sur mon Jean, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Madame, votre fils s'est conduit d'une façon fort déplacée à mon égard, je ne regrette pas les mesures que j'ai prises contre lui. Et j'avais raison de croire que c'était votre intérêt d'appuyer mon autorité, au lieu de venir me faire cette scène désagréable, qui la compromet beaucoup dans l'esprit de mes élèves.

— Il serait beau qu'on vous aide à bafouer nos enfants parce qu'ils crachent à terre ! Où voulez-vous donc qu'ils crachent ?

— Dans leur mouchoir, Madame.

— On voit bien que ce n'est pas vous qui faites les lavages ! D'ailleurs, vous allez reprendre Jean, et tout de suite.

— Madame, je l'ai chassé, il n'y a que Messieurs les Commissaires qui puissent le réintégrer.

— Nous allons voir, fit la femme, et elle partit.

Ce même après-midi, deux commissaires avec Jean à leur suite, vinrent a l'école. L'un d'eux, crut d'y aller d'un petit discours, où il insinua, avec le tact d'un éléphant qui marche sur des fleurs, qu'il ne fallait pas donner d'habitudes à la maîtresse. Il ne parla pas de celles qu'on pouvait donner aux élèves.

Le jeune Jean avait remporté sa première victoire qui fut suivie par bien d'autres. Pour les autres élèves, il était devenu le héros du jour, une sorte de martyr de la tyrannie de la maîtresse. Et sa mère était devenue le modèle des mères qui aiment leurs enfants. Toutes ses amies de l'arrondissement approuvèrent et

complimentèrent son attitude vigoureuse. Pas une d'elles qui n'en eût fait autant !

Cette fois, c'était bien la persécution ouverte et forcenée contre la petite institutrice. Son prestige ruiné à l'école où ses élèves se montraient de plus en plus rebelles, insolents et insubordonnés, et contre lesquels elle ne pouvait plus sévir sans s'exposer à d'autres scènes fâcheuses de la part des parents. Décriée, vilipendée, rabaissée à tous les foyers, elle se sentait impuissante à tenir tête à la marée montante des insultes et des calomnies. Une vie de souffrance, d'humiliation, d'angoisse et d'inquiétude commença pour elle. Harcelée, molestée, abandonnée, sans amis, sans protecteurs, elle n'avait plus d'autres ressources que de pleurer. Et elle pleura plus souvent qu'elle ne rit. Ceux qui auraient pu l'aider n'avaient pas d'enfants à l'école ; ils se contentèrent de rester neutres dans la tempête.

Il n'est pas rare qu'en dehors des heures de classe, des enfants inspirés par les parents ne vinrent jeter des pierres contre sa porte et lui faire le charivari le soir sous sa fenêtre. On se croyait tout permis contre cette femme, cet enfant qui, sans doute, n'avait pas montré beaucoup d'expérience dans le maniement de la situation, mais dont la bonne volonté évidente, soutenue par l'autorité des parents, eut pu rayonner si efficacement.

Néanmoins, elle crut devoir faire une nouvelle démarche auprès des commissaires, dans l'intérêt des élèves. C'était pendant les dernières journées chaudes de septembre. Elle demanda s'il n'était pas possible de pratiquer quelques ouvertures qui permissent à l'air de pénétrer dans la salle de classe, la porte étant tout à fait insuffisante. Les enfants étaient si incommodés par la chaleur qu'ils ne savaient pas quelle posture prendre, devenaient

nerveux, et tout travail était impossible. On lui répondit qu'elle aurait bientôt assez d'air froid, que ces ouvertures refroidiraient la maison, et que le chauffage coûtait les yeux de la tête aux habitants de la localité.

Tout lui étant refusé, elle but pendant les quelques mois qui suivirent, le calice de l'amertume jusqu'à la lie. C'était maintenant de froid qu'elle souffrait. On lui donnait pour chauffer son poêle du bois qu'on venait d'abattre. L'humidité du combustible, le mauvais état du poêle rendaient le chauffage tout à fait inadéquat. Tous les enfants et l'institutrice avaient le rhume. Les parents l'accusèrent d'être trop paresseuse pour entretenir le feu. De sorte que l'incurie de l'arrondissement tournait à son préjudice.

La petite institutrice n'était plus la même personne. Les chagrins, les déboires, l'état insalubre de l'école, le froid, un rhume persistant avaient considérablement altéré sa santé ; elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ce n'était que par un reste de vaillance qu'elle continuait de vaquer à son ingrate besogne. Mais elle n'était pas à bout des infamies.

Un soir du mois de janvier, Pierre Valois, fils d'un des commissaires, un grand garçon de vingt ans, était allé passer la soirée chez un ami. Vers les dix heures, il revenait à travers les champs pour raccourcir sa route, et débouchait dans le sentier qui conduisait de l'école au grand chemin. À ce moment, Lebouc et sa femme qui rentraient au village en traîneau, passaient devant l'école. Ils virent dans l'ombre un homme qui marchait à grands pas dans ce sentier et ils crurent qu'il venait de l'école.

— Quoi ! un homme qui vient de l'école, dit Lebouc à sa femme.

— Cela ne m'étonne pas, répondit-elle. Une fille qui enseigne des chansonnettes aux enfants et les fait périr de froid par paresse est bien capable de recevoir des hommes à cette heure.

Le lendemain, dimanche, à la sortie de la messe, la nouvelle vola de bouche en bouche… de groupe en groupe. On avait vu un homme sortir de l'école assez tard dans la soirée. Il avait été vu par Lebouc et sa femme, des gens dignes de foi. La rumeur fit le tour de la paroisse comme une traînée de poudre.

L'institutrice eut beau nier, protester, on lui dit sans se gêner qu'elle était menteuse. Ce fut le sujet de tous les entretiens. Les commères en parlaient avec des airs mystérieux, mais assez clairement pour que les enfants pussent comprendre. On mentionnait bien le nom de Pierre Valois, mais il se garda bien de démentir les racontars. Il plaisait à sa fatuité d'avoir été pris en flagrant délit avec l'institutrice. Lorsqu'on lui en parlait, il ne disait ni oui, ni non, il se contentait de sourire d'un air fat.

Le curé, demeuré étranger jusqu'ici à la querelle, connaissait trop bien la mentalité de ses gens pour aller s'immiscer dans leurs affaires temporelles. Mais cette fois la conduite de la maîtresse empiétait sur son domaine. Il manifesta un peu de mécontentement qu'il dissimula mal dans sa prédication. Du coup, la petite institutrice, attaquée de toutes parts, jugea bon d'aller se disculper auprès de son curé. Pour la centième fois, elle nia, jura, pleura, les preuves étaient si accablantes contre elle qu'il la renvoya assez froidement, la priant de rentrer dans sa famille.

D'ailleurs, sa présence à l'école n'était plus nécessaire, les parents avaient tous retiré leurs enfants.

Minée par tant de coups successifs et tant d'infamie, elle prit le lit. Elle se mourait de langueur, de chagrin et de désespoir. Bafouée, conspuée par les hommes, elle se tournait avec ardeur vers Dieu pour qu'il les éclairât et fit voir son innocence. Elle espérait que les mères de ses élèves, apaisées par le mystère de la mort qui approchait, viendraient la voir et lui assurer qu'elles ne croyaient pas à ces monstruosités. Elle attendit en vain. La pensée qu'elle allait mourir coupable aux yeux de tous était plus atroce que la pensée même de la mort.

La fin approchait. Il lui restait une suprême consolation, celle de savoir qu'elle pourrait se disculper à son curé à sa dernière confession. Au seuil de l'éternité, il ne refuserait pas de la croire. Lorsqu'on l'appela pour administrer les derniers sacrements, le hasard voulut qu'il fût absent et qu'un étranger le remplaçât. Sa dernière espérance lui était refusée. Elle se confia uniquement à Dieu et mourut par un beau soir de printemps.

« Ceux qui enseignent la justice aux autres brilleront comme des étoiles au ciel. »

q

Cinquième partie L'attente

Jeanne était née dans la maison blanche d'une ferme qu'on s'était léguée de père en fils depuis plusieurs générations. Ses yeux s'étaient ouverts sur des prairies verdoyantes. Elle avait appris à

connaître tous les secrets, les pentes, les collines et les retraites de cette ferme qui vallonnait de loin en loin. Toute jeune, elle en avait parcouru tous les sentiers, exploré toutes les cachettes, en avait connu chaque arbre et chaque pierre. Tout cela lui parlait un langage qu'elle comprenait et auquel elle répondait de toute l'ardeur de sa jeunesse. Les champs, les chemins, les forêts avaient fini par prendre pour elle une personnalité à part.

Au cœur des chauds après-midi, lorsqu'elle venait se rafraîchir à l'ombre des épinettes aiguës et des peupliers frissonnants, elle donnait un nom spécial aux choses qui l'entouraient selon leur nature et leur caractère. Ensuite, elle se levait et aurait voulu courir à l'infini sur les pelouses jonchées des aiguillettes glissantes des pins. À la saison des labours, elle allait dans les champs respirer jusqu'à l'ivresse l'odeur agreste et forte qui se dégageait de la terre fumante. Lorsque les blés et les avoines blondissaient le sol, elle venait écouter leur murmure dans le silence tumultueux des jours de juillet. Et quand il pleuvait, elle regardait la terre boire et s'enivrer dans cette orgie. Elle-même se sentait grisée par la tiédeur humide des jours pluvieux.

Elle connaissait aussi tous les habitants du village, savait que leurs voisins étaient de braves gens dont le fils Paul, un peu plus âgé qu'elle, était devenu une partie du décor qui l'entourait. Elle le voyait aller, venir, travailler, sans s'en préoccuper davantage que des autres personnes parmi lesquelles elle vivait. Mais cet été, elle l'avait remarqué avec plus de complaisance, elle aimait à le suivre des yeux lorsqu'il allait aux champs, le surveillait travailler, et avait fini par connaître toutes ses habitudes. Toute sa vie l'intéressait maintenant d'une façon étonnante. Elle se plaisait à l'observer lorsqu'il passait dans le sentier qui longeait la

clôture séparant les deux fermes, ne pouvait s'empêcher de l'admirer au travail, soit aux semailles, soit aux moissons ; elle aimait ses gestes, la force et la souplesse de ses mouvements. En effet, il était beau et fier dans la lumière dorée. Et le soir, elle songeait à ce qu'elle avait vu le jour. Il prenait à présent des proportions de héros. Elle le voyait agrandi, le front auréolé dans le soleil du midi qui l'illuminait. Elle l'aimait. Elle l'aimait de toute la poussée de sa jeunesse ardente. Elle l'aimait comme elle respirait, naturellement, sans se douter que ce fût de l'amour. Il occupait à présent sa pensée tout entière. Elle le cherchait des yeux à l'horizon, dans les prairies où ses occupations pouvaient l'appeler. Et lorsqu'elle l'avait trouvé, tout son cœur s'en allait vers lui dans un élan suprême. C'était à chaque moment du jour le divin chant de l'amour qui remplissait son âme. Ce sentiment était à la fois si doux et si violent, qu'elle se sentait défaillir de bonheur. Elle le revoyait dans tout ce qui l'entourait : dans les arbres, auxquels elle comparait sa robustesse ; dans les sources harmonieuses, auxquelles elle comparait la limpidité de son regard ; aux fruits empourprés, auxquels elle comparait sa jeunesse si fière ; aux champs tumultueux d'émoi, où elle voulait voir les multiples aspects de sa chère âme. Son amour grandissait tous les jours, élevait autour d'elle une muraille sonore qui la devançait en tout lieu. Toujours elle se promenait dans les colonnades de cet amour, aux accords de son cœur qui exultait d'allégresse.

Pourtant, Paul n'avait rien fait pour encourager un sentiment aussi profond, qu'il ignorait par ailleurs. C'est à peine s'il la saluait distraitement lorsqu'il la rencontrait sur la route, mais elle voyait dans ses salutations des preuves qui donnaient à son amour de nouveaux envols. C'était maintenant une chanson éperdue dont tout son cœur était endolori. Elle y pensait tou-

jours, de toute la puissance d'un amour impuissant. Cette dévotion silencieuse commençait à se lasser de rencontrer sans cesse le regard indifférent de celui pour lequel elle aurait tout sacrifier.

L'été et l'automne étaient passés. L'hiver achevait et Paul restait toujours le même, indifférent et distrait. Au commencement du printemps, sa mère mourut. Ce fut pour Jeanne une occasion de se rapprocher de lui. Pendant qu'on veillait la morte, elle y alla plusieurs fois, mais soit que Paul fût sorti ou occupé ailleurs, elle ne le vit pas. Elle comptait sur le matin des funérailles pour lui exprimer ses sympathies. Elle s'y rendit, mais Paul était déjà si entouré par ses parents et amis, si affaire par les préparatifs du convoi funèbre, qu'elle ne put lui parler. Elle alla à l'église le cœur gros à éclater. Si elle ne se fût pas retenue, comme elle eût pleuré, dans cette église, d'amour vrai et sincère ! Elle voyait Paul en avant, non loin du catafalque. Comme il était beau, fier et digne dans son complet noir, et en même temps, comme il paraissait triste et seul ! S'il avait voulu, elle aurait été pour lui une épouse et une mère. Elle l'aimait assez pour remplir ces deux rôles de la femme. Qu'elle eût entouré sa vie d'affection et de soins ! Cette pensée faisait monter des larmes qui lui brûlaient les yeux. Le service terminé, on alla au cimetière. Là encore, elle ne put, elle n'osa s'approcher de Paul, s'en retourna chez elle ayant perdu cette unique occasion de lui parler. Et elle fut triste jusqu'à vouloir mourir.

Les jours passaient. Le printemps était venu et parti. C'était maintenant l'été. Paul était toujours silencieux, ne paraissant pas se douter de l'existence de sa voisine. Les gens disaient devant elle qu'il faudrait bien qu'il se mariât pour remplacer sa mère au foyer. Ces propos lui étaient doux et pénibles ; doux par ce qu'ils

laissaient entrevoir d'espérance, et pénibles, par ce qu'ils laissaient percer de déception et d'amertume.

Jeanne sortait moins à présent. Elle préférait rester chez elle, l'esprit rivé à cet amour qui lui meurtrissait le cœur. Cette grande pensée, constante jusqu'à l'obsession, habitait avec elle à tous les moments du jour et de la nuit, martelait ses tempes, faisait d'elle un lent martyre. Dormait-elle, que cet amour prenait la forme d'un songe qui la harcelait. À son réveil, elle ressentait l'aiguillon de cette même pensée aiguë qui la tourmentait dans toutes les fibres de son être.

Nous étions au mois d'août, mois des moissons. Un lundi, Jeanne était sortie pour aller porter le goûter à son père et à ses frères qui travaillaient aux champs ; elle rencontra Paul dans le chemin creux qui côtoyait leur ferme.

« Bonjour Jeanne », lui dit-il. « Je voudrais vous parler », continua-t-il résolument.

Elle sentit tout chavirer autour d'elle. Son cœur battait dans sa poitrine une si étrange musique, qu'elle paraissait remplir tous les champs de ses ondes sonores. Elle s'approcha machinalement, s'accouda sur la clôture, et attendit les paroles qu'elle attendait depuis tant de mois. Paul avait arrêté son cheval, se pencha vers elle, et lui dit :

« Vous savez qu'il nous faut remplacer notre mère morte. J'ai songé que vous voudriez bien être pour moi celle qui n'est plus. Ne me répondez pas maintenant, j'irai chercher votre réponse dimanche soir. »

Il leva les guides et partit. Jeanne resta sur place à regarder sans voir les moucherons qui voletaient. Il se fit autour d'elle un immense murmure qui la noyait de ses harmonies, et ensuite, un vaste silence où elle n'entendait que les pulsations de son cœur faisant la même étrange musique. C'était un chant lointain, doux et puissant, qui montait, augmentait, éclatait comme la marée à midi. Elle tressaillit, regarda à l'horizon, vit des hommes qui fauchaient. Leur présence la rappela à la réalité, mais à une nouvelle réalité. Des oiseaux passaient, jetaient des notes vibrantes, des peupliers frissonnaient, un silence verdoyant remplissait les prairies que seul troublait le rythme des faux. Ce fut pour Jeanne une semaine d'ivresse. Elle gardait son cher secret au fond de son cœur sachant qu'il serait assez tôt dévoilé. Elle était heureuse jusqu'à l'absorption de tout son être dans un monde nouveau.

Le jeudi de cette semaine fut une journée torride. À midi, l'air était enflammé par un soleil de plomb et impitoyable. Les bêtes haletaient épuisées de chaleur, cherchaient de la fraîcheur dans les rivières et au creux des vallées. Tous les insectes se dérobaient derrière des brins d'herbe qui leur servaient de parasols. C'était dans la nature un affaissement général. Seuls les hommes devaient travailler pour mettre à l'abri ce qui était fauché. Paul était de ceux-là. Il fallait sauver la récolte, car cette chaleur et ce calme annonçaient l'orage. Les hommes en sueur et assoiffés allaient se rafraîchir à une petite source. Paul y alla plusieurs fois et but sans s'inquiéter davantage. On finissait le travail quand l'orage éclata prompt comme l'éclair. Encore loin de la maison, on rentra trempé jusqu'aux os. Après cette journée d'intense chaleur la pluie était froide. En se mettant au lit, Paul frissonna et se sentit fiévreux, mais ne se douta pas que ce pût être grave. Au milieu de la nuit, il s'éveilla avec une forte fièvre et n'éveilla personne. Le

matin, il était trop malade pour se lever. On appela le médecin. Il n'eut pas de difficulté à diagnostiquer une pleurésie foudroyante. Le mal progressait d'une façon alarmante, et Jeanne ne savait encore rien. Ce ne fut que le soir du vendredi que ses frères, intrigués par les allées et venues de leurs voisins, allèrent se renseigner et vinrent lui dire que Paul était malade, sans préciser davantage. Elle se sentit subitement angoissée, mais ne croyait pas à un danger prochain. Or, cette nuit, le mal prit une tournure si grave que le jeune homme expira vers le matin. Elle était encore dans sa chambre, à arranger des fleurs qu'elle avait mises la veille devant la statue de la madone pour sa guérison, quand on vint lui apprendre sa mort. Elle resta muette, pâle et hagarde. Sa raison venait de sombrer dans le néant des choses. Dans sa folie, elle continuait à caresser son beau rêve. Le dimanche soir, elle revêtit sa plus belle robe et attendit que son fiancé vînt chercher sa réponse.

Depuis, tous les dimanches soirs, à la même heure, elle attend celui auquel elle avait promis cette réponse.

q

Sixième partie En marge de la vie des saints

Dom Pacôme achevait sa quotidienne instruction à ses moines :
« Je vous répète, l'obéissance est le chariot de toutes les vertus. Il n'y a pas d'humilité sans elle, il n'y a pas de sainteté sans elle. Ainsi, je défends à Dom Nicophore de faire des miracles sans notre spéciale permission. La reconnaissance de tant de guéri-

sons cause trop de bruit dans notre couvent pour que notre vie intérieure n'en soit pas troublée ».

Les moines dans leur stalle penchaient leur tête mystique. Les lignes sévères de leurs formes expiraient dans les ténèbres de la chapelle oblongue. Un par un, ils vinrent faire une génuflexion devant l'autel et disparurent par une porte latérale. Leurs sabots d'où sortaient des brins de paille chantaient sur les dalles froides. De leur bure émanait la robuste senteur des corps ardus et de la terre forte. Ils se retirèrent dans leur cellule pour reposer leurs membres jamais dévêtus. Dehors, la nuit printanière aimait dans le mystère des choses.

À deux heures, lorsque l'aube luttait de naître, les moines se levèrent, indifférents à la nuit et à l'aurore, mornes et silencieux dans la terreur du jugement, pour aller prier. Leurs voix s'élevèrent :

Jam lucis orto sidere

Deum precemur supplices

Ut in diurnis actibus

Nos servet a nocentibus.

Après avoir mangé debout le repas du matin, ils se séparèrent, perpétuellement silencieux, allant à la tâche assignée.

Ce jour, Dom Nicophore devait faire des courses au village voisin. Il s'engagea dans les sentiers de la montagne. Sur toutes les choses la lumière créait des nœuds lumineux. Les feuilles des arbres s'ourlaient de clarté. Des oiseaux, des insectes, mille petits êtres vivants s'agitaient, se préparant à leur œuvre de création.

Dom Nicophore, chose brune qui bouge, passait et descendait parmi cette vie qui se donne et reçoit. Son chapelet sur sa jambe chantait et adorait dans le silence habité du sentier. Son crâne tonsuré, livide et lumineux, effleurait les feuilles qui tressaillaient d'une joie féconde.

Il entra dans le village. Des femmes accouraient pour se faire bénir. Cet homme de néant et de force, par sa rayonnante présence de pauvreté, infusait à ce village une vie supérieure qui l'enveloppait et l'élevait. Il passa, bénissant, obéissant, priant. À sa vue, les âmes sentaient meilleures, et lorsqu'on lui apportait des malades implorants, il se dégageait disant : « Je suis rien, je ne peux qu'obéir ».

Il allait gravir la montagne pour rentrer au couvent. Sur le bord de la route, des ouvriers et des maçons construisaient une haute maison. Les échafaudages s'enchevêtraient dans la clarté. Des hommes montaient, descendaient, portant des pierres et des outils. Un ouvrier au haut d'une tour achevait d'en cimenter les dernières pierres. Son échafaud bascula. Masse rapide dans l'espace, il allait se briser sur un amoncellement de pierres.

Dom Nicophore étendit les mains, rayons de force.

« Je ne peux, je ne peux qu'obéir, attendez, que j'en obtienne la permission ». Il s'élança dans la montagne. Doux moine violent, affolé d'obéissance et de charité dans la montagne superbe, chose brune aux sandales sur les cailloux montants, moine épris de soumission, courant et gravissant dans la lumière étonnée à la recherche du supérieur qui seul pût permettre de sauver la vie de l'homme qui allait la perdre sur les angles d'une pierre.

La permission obtenue, nouvelle course affolante dans les chemins descendants. Moine ailé de force et de candeur, chose ardente vers la vie.

Près de l'échafaud, l'homme était toujours suspendu dans l'air, attendant le retour de Dom Nicophore. Il étendit les mains, rayons de douceur qui soutient, et il tomba doucement dans les bras du moine.

L'obéissance avait triomphé.

q

Chapitre 3 Nouvelle acadienne

Leur maison était aux flancs d'un monticule. À droite s'étendait un verger. Dans la saison des fleurs, l'âme des pommiers entrait par les croisées ouvertes. De l'autre côté, un ruisseau courait sur les cailloux qui riaient aux caresses de l'eau. Un peu à l'écart de la grande route, cette maisonnette et ses dépendances noyées dans la verdure et la solitude formaient un tableau d'une limpidité reposante.

Au moment où commence notre récit, l'hiver était parti par delà les horizons et le printemps était descendu des collines avoisinantes épandant la chaleur sur son passage et verdissant la plaine. Déjà, mille petites plantes harmonieuses couvraient le sol dans leur désir de vivre. De petits insectes aux yeux étoilés regardaient avec étonnement la prodigieuse hauteur de ces brins d'herbe et s'exerçaient sans cesse à y grimper pour avoir une meilleure vue de l'univers. Quelquefois, du sommet de ces formi-

dables pyramides, ils se parlaient entre eux le plus haut qu'ils pussent, car les crépitements du sol couvraient leur voix argentine. Des scarabées et des mouches, nés récemment, patinaient à la surface du ruisseau, épris de leur image qu'ils cherchaient à embrasser. Dans la cour, près de l'étable aux portes ouvertes, des vaches rousses gambadaient d'allégresse et humaient la lumière rose. Des moutons, tout dépaysés d'être tondus, fafouillaient dans les herbages secs. On entendit des brindilles craqueter sous leur dents menues. Il y avait des poules éparpillées un peu partout dans la cour. Quelques-unes étaient montées sur une herse, d'autres trônaient sur les brancards d'une charrette, plusieurs picotaient de petites pierres brillantes qui, elles aussi, se réjouissaient de pouvoir devenir la blanche coquille des beaux œufs ronds. La vie circulait abondante dans cette tiédeur printanière.

Dans cette cour mise un peu en désordre par les préparatifs des semailles, et où tant d'existences jouissaient, un vieillard courbé achevait de réajuster les pièces d'une charrue. On ne distinguait pas ses traits. absorbés par le travail, mais ses mouvements lents et fébriles annonçaient un septuagénaire. Vêtu d'un pantalon d'étoffe rude et d'une blouse de cotonnade bleue, chaussé de longues bottes qui laissaient entendre un frottement de cuir lorsqu'il marchait, il complétait dans ce décor tout un poème champêtre. La charrue presque prête, encore rouillée de sa longue réclusion d'hiver, semblait désireuse de déchirer le sein de la terre, notre mère commune. Et le vieillard pensait :

« J'aurai bientôt fini. Paul pourra commencer à labourer cet après-midi. L'enclos du nord est en bonne condition. »

Et il voyait en esprit des champs de blé et d'avoine, tumultueux d'opulence dans les chaudes journées du mois d'août.

Ce vieillard, né ici, y avait passé toute sa vie à compter les saisons et les espérances que chacune d'elles promettait. Il aimait cette ferme qui avait appartenu à sa famille depuis plusieurs générations. Il en connaissait tous les plis et tous les vallonnements. Elle avait pour lui un langage qu'il comprenait. Les retours réguliers des semailles, des moissons et du sommeil d'hiver avaient été tous les espoirs de sa vie. Il y avait vécu heureux, sans revers et sans grandes épreuves. Et maintenant qu'il s'apprêtait à la léguer à son fils, les événements de la Grande Guerre assombrissaient ses vieux jours.

Le Gouvernement canadien venait de voter la conscription. Son fils Paul était d'âge d'être conscrit. On l'avait même notifié de paraître à l'appel général. Des amis, au nombre desquels le curé de la paroisse, avaient fait des instances auprès des autorités pour qu'il restât au pays, étant le seul soutien d'un vieux père, d'une vieille mère et d'une sœur unique, le seul qui pût vaquer aux travaux de la ferme. Que deviendraient nos terres, avait-on dit, si tous nos bras valides s'en allaient ? On n'avait pas encore répondu à cette requête et toute la famille attendait avec anxiété.

Le vieillard était tout à ses pensées. La perspective de ce départ probable le hantait et l'oppressait. La guerre avec toutes ses fatalités lui enlèverait-elle son fils définitivement ? Et il se voyait seul à soixante-dix ans, gardien impotent de cette ferme anxieuse d'être remuée par des bras jeunes et vigoureux. Il entrevoyait la nécessité de laisser passer à des étrangers cette propriété, héritage de tant de générations qui portaient son nom. Ces sombres pensées, qui rendaient ses mains plus tremblantes et retardaient son travail, lui apportaient le témoignage irréfragable de son âge et de son incapacité. Il se démenait cependant pour se tromper

lui-même et finir la besogne commencée, lorsqu'un jeune homme brun et superbe dans la lumière dorée ouvrit la barrière pour entrer dans la cour. Le bruit du montant sur le sol fit regarder le vieillard.

« Tiens, c'est Paul », se dit-il. Et il se redressa pour le voir venir. Il était beau avec son visage mince encadré d'une barbe blanche en collier, regardant avec orgueil celui qui approchait. Il y voyait sa jeunesse, sa force et toutes ses années de labeur, les seules joies de sa vie. Paul était vêtu un peu comme son père, mais au lieu de longues bottes, il avait des souliers hauts d'où sortaient des bas de laine bleue foncée montant jusqu'aux genoux ; il portait une chemise également de lainage bleu, dont le col lacé par de menues liettes et ouvert laissait voir une gorge forte et brunie par l'air et le soleil. Des yeux fermes et doux regardaient droit devant eux résolument. Lorsqu'il fut à quelque pas du vieillard, il lui dit :

« Vous avez déjà fini, père ? »

« Oui », répond celui-ci. « Nous pourrons commencer les labours aujourd'hui même. »

« En effet, continue le jeune homme, je viens de voir la prairie du nord. La terre est à point, ni trop sèche, ni trop mouillée. Je vais voir si les chevaux ont ce qu'il leur faut pour commencer cet après-midi. »

Il se dirigea vers l'écurie et y entra. Dans les hautes stalles, deux bêtes magnifiques à l'encolure robuste, des touffes de poil aux pattes, la tête dans leur musette, mâchaient un reste d'avoine et piaffaient d'impatience de n'être pas dehors. Paul les flatta de

la main sur la croupe, et leur dit : « C'est pour cet après-midi. Vous êtes prêts ? »

Les bêtes le regardèrent de leurs bons yeux dociles, se mirent à ruminer, agitant la chaîne de leur licou et continuant leur rêve de grandes prairies d'herbe tendre et odorante.

Comme Paul sortait de l'écurie pour retourner vers son père, Marthe, sa sœur, ouvrit la porte de la maison, et sur le seuil, se faisant un cornet de ses mains, leur cria que le dîner était prêt.

Le père et le fils sans parler se dirigèrent vers la maison. La pièce où ils entrèrent était carrée, aux murs rugueux blanchis à la chaux. D'un côté, il y avait une croix noire entourée d'images de saints, d'un calendrier ecclésiastique ; de l'autre, une corniche où était l'horloge, avec, à droite, un portrait de Laurier et à gauche celui de la reine Victoria. Cette pièce servait de cuisine, de salle à manger et de salle de famille. Près d'une fenêtre, il y avait un rouet où était assise une petite vieille femme toute menue, alerte, coiffée d'une capuche blanche soigneusement frisottée qui couvrait des cheveux d'un blanc de neige. Le rouet ronflait, et de ses vieilles mains gercées elle étirait la laine qui s'enroulait sur le fuseau. En voyant entrer les deux hommes, elle arrêta la roue, accrocha le brin de laine au montant et se leva. Ses mouvements étaient pleins de vivacité malgré son grand âge.

« Le dîner est prêt, dit-elle, nous allons nous mettre à table. » Le père et le fils s'étaient tout de suite approchés de l'évier et se mirent à pomper de l'eau pour boire et se laver les mains à une grosse pompe de fer qui grinçait à chaque coup. Ensuite, tous les quatre firent le signe de la croix, dirent le bénédicité, et s'asseyèrent. Sur la table, dans la soupière fumait une soupe aux

choux ; à côté étaient un plat de pommes de terre fleuries, un gros morceau de lard et une tarte aux pommes. Le père allait découvrir la soupière lorsque la vieille dit :

« A propos, Paul, il y a une lettre pour toi. Le garçon de Pierre Gauthier est allé au village, est arrêté au bureau de poste, et en a emporté une lettre. Marthe, veux-tu aller la chercher, elle est sur la corniche de l'horloge. »

Marthe se leva, prit la lettre et la tendit à son frère. Le père s'était arrêté de servir, et toute la famille, la tête penchée en avant, attendait avec anxiété. Paul lut la lettre tout bas, et la pliant doucement il se dit comme à lui-même :

« Je m'en doutais. »

« Quoi ! reprirent ensemble le père et la mère, ils refusent. »

« Oui, ils refusent mon exemption et me somment de paraître devant le bureau militaire dans deux semaines. »

Le dîner fut tout à coup assombri. On eût pu remarquer que les mains de la vieille mère tremblaient davantage. Et elle se contenta de dire :

« J'avais pourtant bien prié et bien espéré. »

Le repas se continua morne et silencieux. Les paysans n'ont guère de mots dans les grandes circonstances de la vie. Ils se renferment dans leurs chagrins et souffrent tout bas. Après avoir dîné et s'être reposé un peu. Paul amena les chevaux qui se mordillaient entre eux, par taquinerie sans doute, pendant qu'ils les attelait à la charrue, et alla labourer. Pendant ces deux semaines qui lui restaient il travailla ferme, voulant finir les semences

avant son départ. Son vieux père le suivait quelquefois aux champs, mais sentait bientôt ses forces à bout. Ce dernier coup avait miné le peu de vigueur qu'il avait.

Il fut résolu qu'on prendrait de l'aide pour faire la fenaison et la récolte des grains. Mais l'obsédante pensée de ce départ et de tout ce qu'il comportait de fatalités achevait de déprimer le vieillard. À table, il ne mangeait guère plus, et la nuit, le sommeil le fuyait pourchassé par la même pensée. Il se levait, allumait sa pipe et songeait tristement dans l'obscurité. Cet homme et cette femme, qui ne s'étaient jamais caché la moindre pensée, se cachaient mutuellement leur chagrin. Chacun souffrait à la dérobée, en silence, à l'insu de l'autre. Cette vieille femme profitait des absences de son mari pour pleurer doucement, et lorsque la douleur oppressait trop celui-ci, il s'en allait dans les champs. On ne parlait pas de ce départ dans la maison, excepté lorsque les deux hommes étaient dehors, la mère demandant quelquefois à Marthe si Paul avait dit quelque chose, si son père avait parlé. Et les deux femmes continuaient leur besogne, en silence. Cette vieille femme que tant de durs travaux n'avaient pu courber ni lui enlever la jeunesse de ses mouvements, était maintenant bien terrassée et tremblante. Deux semaines avait suffi pour accomplir ce que tant d'années n'avait pas fait.

Paul se préparait toujours secrètement. Le jour du départ arriva. Tout se passa sans crise et sans cri. La vieille mère se pendit au cou de son fils et appuya ses lèvres aux siennes de toutes ses forces usées et le regarda ardemment. Il mit la main sur cette tête blanche et dit simplement :

« Je reviendrai bientôt, mère. »

Il embrassa sa sœur et monta dans la voiture qui devait le mener à la gare et que son père conduisait. Lorsque les roues eurent fait entendre leurs derniers grincements sur les sables de l'allée qui tournait au coin de la maison, la vieille mère s'effondra sur un escabeau près de la porte et les larmes retenues à force de volonté commencèrent à s'échapper. Elle pleura sans plus se soucier du désordre de ses vêtements, sa capuche blanche de travers, ses minces cheveux descendant dans les yeux et se mouillant de ses larmes. Marthe s'approcha, mit un genou en terre, et l'enlaçant de ses deux mains, murmura :

« Il a dit qu'il reviendrait bientôt. »

Ces paroles prophétiques la ranimèrent et lui communiquèrent soudain une force inconnue. Elle se mit à la fenêtre et regarda la route par où était parti son fils. Elle était unie et morne. Lui rendrait-elle son enfant ? Et par un rapide déplacement de pensée, elle le voyait revenir glorieux, sain et sauf, et se levait pour aller à sa rencontre. Tout à coup, l'affreuse certitude la ramena à l'angoissante réalité. Le champ à droite que Paul avait labouré, semé, hersé, lui parut si triste qu'elle se figura qu'il refuserait, en signe de deuil et de protestation, de croître le grain qu'il y avait jeté. Près de la maison, au détour de l'avenue qui aboutissait au grand chemin, était une grosse roche. Elle était là depuis des temps immémoriaux, bien avant que cette maison fut bâtie. Elle s'était réjouie dans sa conscience lorsque l'ancêtre était venu s'établir près d'elle. Les pierres sont encore les amies des hommes. Depuis, elle avait vu passer plusieurs générations d'enfants qu'on portait au baptême, et plusieurs générations d'hommes et de femmes qu'on emportait dans un cercueil au cimetière. Combien d'enfants, parmi lesquels était Paul, étaient ve-

nus jouer sur elle. Et l'hiver elle s'encapuchonnait de neige. Mais ce départ était le plus triste de tous. C'est pourquoi la mère comprit que la pierre s'attendrissait aussi.

Le père revint seul. La séparation entre lui et son fils s'était passée comme se passent ces sortes de séparation entre hommes de leur classe, sans démonstration bruyante. Le vieillard dételа la voiture, alla mener le cheval au clos, besogne qu'on ne lui eût pas laissé faire si Paul avait été là. Il se sentit éperdument seul à la fin d'une longue vie, tandis que la ferme de tous les siens vallonnait au loin et réclamait un amant jeune et robuste.

Les premières semaines s'écoulèrent lentes et désolées. Le foyer était vide et la maison déserte. Quelquefois, le père ou la mère se trompaient ; ils disaient Paul et se retournaient la tête dans la pudeur de leur chagrin.

Le temps était magnifique, entremêlé de pluies bienfaisantes. Des champs semés, mille feuilles d'un vert tendre jaillissaient et se disaient entre elles : « Que c'est bon de naître ». Les foins, eux, étaient abondants et touffus. Les trèfles commençaient à fleurir. Ces floraisons odorantes attiraient de gros bourdons ventrus qui arrivaient on ne sait d'où dans un nimbe de musique et d'or fluide. Ils se plongeaient dans les grappes de trèfles pour se rafraîchir de leur longue course. Et dans le fouillis de mille petites plantes, vivaient, aimaient, et travaillaient toutes sortes d'insectes, dont quelques-uns avaient des yeux énormes, d'autres des ailes plus légères que la gaze, et d'autres des pattes si longues pour leur corps svelte. Quelquefois, ils s'arrêtaient pour se saluer du bruit de leurs antennes et reprenaient bien vite leur tâche. Des couleuvres toutes couvertes de joailleries couraient silencieusement sur ce tapis moelleux. Elles s'arrêtaient appuyées sur le

bout de leur queue et exploraient l'espace. Elles étaient belles comme des rivières de perles. Après s'être orientées, elle reprenaient leur course ondulante dans cet océan de verdure. Il y avait aussi des grenouilles, vertes émeraudes sautant à la poursuite de moucherons qu'elles engluaient de leur langue pâteuse. Lorsqu'elles étaient bien repues, elles s'arrêtaient, la respiration langoureuse, les yeux en extase au soleil clarillonnant. Quand le soir venait, elles regagnaient les étangs pour orchestrer le poème de la nuit. Les oiseaux aussi étaient bien affairés. Un d'eux, sans doute, contait des histoires bien gaillardes, car c'était dans les arbres un fou rire.

Les foins allaient atteindre leur maturité. Le vieillard avait cherché partout des hommes pour l'aider, mais il n'avait trouvé personne. Tous les bras valides étaient partis, et ceux qui restaient ne pouvaient guère suffire à la besogne de leurs propres travaux. Le vieillard se mit courageusement au travail. Lorsque les faux chantaient à tous les coins de l'horizon, on pouvait voir un vieillard se démenant dans des prairies de foin qui l'inondait de leur opulence.

Malgré ses efforts, il ne put tout l'engranger ; beaucoup fut perdu dans les champs, gâté par les pluies. Il en fut de même de la moisson des grains. Que d'épis perdus, parce que il n'y eut pas de bras vigoureux pour les faucher !

Des voisins désireux depuis longtemps d'acquérir cette belle propriété, profitant du désarroi de la famille, vinrent offrir au vieillard de l'acheter.

« C'est à Paul, » avait-il dit.

À la maison, les lettres fréquentes de l'absent soutenaient les espérances et les courages. Du camp canadien, de l'Angleterre, de France, des tranchées, il écrivait des lettres assidues, un peu toutes semblables, comme en écrivent les paysans, mais entre les lignes desquelles se lisent l'affection et les souvenirs de la maison paternelle. Elles étaient avidement scrutées par tous les membres de la famille jusqu'à ce qu'on les sût par cœur. Cependant, la vieille mère avait vieilli si rapidement que ses forces et sa mémoire s'en allaient sans paraître vouloir revenir. Le tremblement de ses mains et de sa tête s'était accentué à être maintenant continuel. Elle ne pouvait plus vaquer aux travaux sédentaires, tel que coudre, filer, qu'elle faisait depuis quelques années. Elle passait toutes ses journées à la même fenêtre, égrenant machinalement son chapelet. Quelquefois, oubliant qu'elle n'était pas seule, elle le récitait à demi-voix. Marthe constatait avec douleur qu'elle passait des mots. Elle ne disait plus que « Je vous salue, Marie, pleine de grâce » répété indéfiniment, sans jamais terminer la Salutation Angélique. Or, au commencement d'octobre, elle fut si faible qu'elle ne pût se lever. Elle n'interrompait plus sa prière jamais finie à laquelle elle mêlait le nom de Paul, Paul, un nombre innombrable de fois.

Le vieillard revenu des champs venait s'asseoir au chevet de la malade et lui demandait : « Comment te sens-tu, Adélaïde ? »

Elle répondait invariablement :

« Je me sens mieux. Je me lèverai demain et commencerai à filer de la laine pour faire un gilet pour Paul. Il reviendra cet hiver et il aura besoin d'un gilet chaud. »

Il la regardait avec attendrissement et ajoutait :

« En effet, il sera bien content. »

Elle languit ainsi tout le mois d'octobre au bord de l'enfance avec des moments de lucidité extraordinaire. À la fin du mois, on reçut une dépêche des autorités militaires annonçant que Paul avait été sérieusement blessé. On voulut cacher la fatale nouvelle à la malade, mais habituée aux lettres régulières, elle commençait de s'inquiéter. Ses craintes prirent des proportions alarmantes au point qu'elle exagérait quelqu'accident qu'elle pressentait d'une façon morbide. Elle s'imaginait qu'il était agonisant, seul, sur un champ de bataille, pendant de longues heures, sans que personne ne vînt à son secours, ou encore qu'il était mort dans les plus atroces souffrances, sans soins, loin de sa mère et de son père. Ces imaginations macabres la jetaient en une si grande détresse qu'il fallut lui dire toute la vérité, moins terrible. Elle se contenta d'ajouter :

« J'avais pourtant bien prié et bien espéré, » et tomba dans un marasme complet.

À deux semaines de la dépêche, on reçut une lettre de la garde-malade qui soignait Paul. Cette lettre disait en termes qui cherchaient à être discrets que l'état du jeune homme était très grave et ne laissait guère d'espoir. Une fièvre maligne semblait vouloir se déclarer. On n'en parla pas à la vieille mère. Mais le soir du même jour, un soir de pluie lente, elle fut prise de défaillance. On appela des voisins. On passa toute la soirée près du lit de la mourante. Son âme s'échappait de son corps comme la lame que l'on tire lentement du fourreau. Vers minuit, elle tendit la main à son mari et à ses enfants. Une seule put répondre à son embrassement. Les assistants virent une larme perler à ses paupières et doucement, sans effort, son âme glissa dans l'éternité et

sans doute s'envola vers les Flandres et les hôpitaux du front pour voir et bénir le fils que son corps avait engendré. Des voisins l'ensevelirent. Dans les draps blancs elle ressemblait à une statue. On eût pu croire qu'elle respirait encore, car on croyait voir se soulever la poitrine où étaient jointes ses mains aux nerfs saillants, ouvrières de tant de travaux. La figure mince, avec aux tempes un lacis bleuâtre, était aussi blanche que sa coiffure et le suaire qui la couvrait. Deux cierges répandaient une morne clarté autour d'un crucifix naïf. On entendait toujours la pluie sur le toit. Marthe et son père passèrent la nuit à veiller, à prier et pleurer. Le surlendemain, la grosse pierre près de la maison vit passer un cercueil et un cortège plus triste que tous les autres, composé seulement d'un vieillard, d'une jeune fille et d'étrangers. Et un vieillard et une jeune fille seuls revinrent à la maison.

Les premiers jours on eût pu croire que la morte n'était qu'à demi partie. Son souvenir remplissait cette demeure. À chaque instant on croyait entendre sa voix qui appelait. Le vieillard lui-même, mine par tant de coups successifs, ne pouvait plus guère vaquer aux travaux de la ferme. Des voisins serviables étaient venus l'aider à établer ses animaux, et revenaient à tour de rôle faire le ménage journalier. Ceux qui convoitaient cette belle propriété avait fait de nouvelles propositions en y mettant des conditions des plus alléchantes. Ils laissèrent entendre au vieillard que la ferme se détériorait par le manque de soins, et que les blessures de son fils ne donnaient que peu d'espoir à un retour. Le vieillard avait répondu résolument : « C'est à Paul ».

L'hiver passa ainsi. On avait reçu d'autres nouvelles du jeune homme. Il semblait se remettre lentement. Au printemps, bien qu'encore souffrant, sa santé trop précaire pour qu'il pût jamais

retourner au front, laissait entrevoir la possibilité d'un retour prochain au pays.

Mais le vieillard, lui, était dans un état voisin de l'incapacité absolue. Il ne sortait presque plus de la maison. On avait cherché en vain un domestique. Les voisins, occupés à se préparer à leurs semences, ne pouvaient plus venir et vaquer aux travaux les plus urgents. Marthe, tout entière à son père qui à présent gardait le lit, ne pouvait pas, elle aussi, surveiller les choses du dehors. La ferme était dans un désordre complet. Il fallait relever des clôtures renversées par les neiges de l'hiver et pourvoir à mille détails qu'occasionne le retour du printemps.

On était venu renouveler au vieillard l'offre d'acheter sa terre. On alléguait, cette fois, que son fils si sérieusement blessé, même rétabli, ne pourrait plus faire les durs travaux de culture, qu'il vaudrait mieux pour lui se retirer au village et s'occuper d'un négoce plus facile.

Le vieillard avait répondu fermement :

« C'est à Paul. »

On était au commencement de juin et le vieux père était bien malade. Son grand âge ne laissait plus d'espoir. Un midi, il fut pris d'une attaque de paralysie qui affectait tout le côté gauche. Chaque jour, le mal progressait en gagnant la région du cœur.

Sur ces entrefaites, on reçut une dépêche de Paul qu'il s'embarquait pour le Canada. On calcula qu'il lui faudrait dix à douze jours pour traverser. Le vieillard dit :

« C'est tout ce que je demande au bon Dieu de le revoir. »

Le septième jour, ses forces commencèrent à diminuer considérablement. « Mon Dieu, accordez-moi ces quelques heures qui me séparent de lui. » Ce fut sa dernière prière. Le soir même une nouvelle attaque le rendit inconscient. Pendant douze heures on n'entendit plus que sa respiration haletante. Et il expira.

Paul n'arriva que le surlendemain des funérailles. Il trouva à la maison Marthe avec une voisine qui restait avec elle depuis la mort de son père. Il comprit du coup toute l'étendue de son nouveau malheur. Il alla d'une pièce à l'autre, entra dans la chambre où il était né et où étaient morts ceux qu'il cherchait en vain. Il comprit leur voix, et revint vers Marthe :

« Sais-tu, lui dit-il, où sont mes habits de travail ? »

Marthe se leva et alla les lui chercher. Il s'en revêtit et sortit travailler sur la ferme.

q

Huitième partie Une randonnée aux États-Unis

Le départ s'accompagne toujours d'un petit moment d'angoisse. L'inconnu, ses insécurités, ses contingences, tout ce qu'il comporte, créent un malaise bien passager d'ailleurs. Nous avons ressenti cette petite inquiétude lorsque nous sommes partis de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, le vendredi, 25 mai. Il est trois heures de l'après-midi. L'automobile démarre. Nous passons quelques rues et nous sommes dans la campagne. La journée est

belle, l'air est d'une douceur de miel, le chemin nous sourit, et un silence odorant remplit le paysage. Nous sommes déjà contents d'être partis. La voiture nous emporte en grondant vers Fredericton, où après un court arrêt nous repartons pour Woodstock. Le lendemain nous traversons la frontière. Nous sommes donc bien aux États-Unis, le but de notre voyage. Les paysages ne diffèrent pas absolument de ceux du Canada. Cependant on se sent dans un autre pays. L'excès des annonces, des réclames qui bordent la route nous en avertit. Nous arrivons bientôt à Bangor, la première grande ville que nous rencontrons. Toutes les villes américaines se ressemblent étrangement. Il y a, en premier lieu, les abords qui sont presque toujours dilapidés et enfumés, une rue principale où se brassent les affaires et où trépigne une populace fiévreuse, un quartier retiré où il y a de jolies résidences et aussi quelque fois des demeures prétentieuses, et un quartier pauvre où s'ébattent des enfants dans une cour sans verdure, exiguë, sans autre horizon que des murailles grises.

Nous continuons notre route et commençons à gravir les Montagnes Blanches. Le chemin montant serpente sous une voûte de feuillage, le soleil ourle chaque feuille d'une auréole de clarté qui tombe brisée sur la pelouse feutrée d'aiguillettes. L'air est rempli d'une odeur verdoyante. Quelques arbres laissent choir une pluie de menus pétales blancs. Mille petits êtres vivants habitent la solitude de la montagne. Des oiseaux beaux comme des fleurs y cachent leurs nids. C'est le temps de leurs amours, c'est le temps de préparer leurs foyers. Des milliers d'insectes variés fourmillent dans le gazon, creusent, minent, cimentent, verrouillent, échafaudent, étayent, construisent pour les générations futures. Ils savent qu'ils mourront demain et peut-être ce soir, néanmoins ils mettent dans leur œuvre tout leur cœur et tout

leur amour, car ils travaillent pour ceux qui perpétueront leur espèce.

Nous sommes au sommet de la montagne. En bas dévalent les vallons de colline en colline où se jouent les méandres de la route.

Le reste du trajet jusqu'à Boston ne présente aucun intérêt spécial. Boston est une des villes les plus intéressantes par ses institutions et sa culture.

La première personne que j'y rencontre est un employé de la Bibliothèque publique que me présente un de mes amis. Il me dit d'emblée : « J'écris des livres d'aventures pour les enfants. Savez-vous ce qui est arrivé ? Un de ces livres qui était à la Bibliothèque fut volé par un garçon qui l'avait demandé », et la figure du bonhomme s'épanouit. « Si jamais je découvre le gaillard, je l'amène à l'un des meilleurs restaurants de la ville et lui fais faire la fête de sa vie. »

La bonhomie de ce petit vieillard grassouillet me plaît.

Mon ami qui est un jeune écrivain me dit le lendemain : « La Société des Auteurs a une réunion cet après-midi. Je vous amène. Vous y verrez un curieux assemblage d'êtres humains. » Quand nous arrivons, la salle est déjà pleine d'hommes et de femmes qui causent debout. On commence le programme. Il y a d'abord la lecture d'un poème très long par un ministre protestant de la Californie. Lorsqu'il a fini il vient me trouver pour me faire mille compliments sur le Canada qu'il n'a pas vu. Je lui en fais autant de son poème que je n'ai pas compris, et nous sommes quittes.

Un jeune romancier nous lit ensuite un conte dont le héros principal est un chien étonnant. Le programme officiel est fini. On sert le thé et on cause. Je rencontre une jeune femme qui me dit être la réincarnation d'une princesse japonaise. « Je crois avoir déjà vécu il y a trois mille ans. » Je le voudrais aussi et je lui laisse toutes ses illusions. D'ailleurs j'ai un peu peur, je n'aime pas converser avec les revenants.

Mon ami me le disait bien qu'il y aurait de curieuses gens à cette assemblée. Il me présente à un poète fort chevelu qui nous raconte ce qu'il appelle « His last thrilling experience ». Ces jours derniers il était allé à la campagne se promener dans la forêt. Il devint si conscient de l'effarante présence des dieux qu'il fût pris, littéralement pris de panique. Il me demande si j'avais déjà éprouvé quelque chose de semblable. Je dus avouer que je n'étais pas du tout superstitieux et que je n'avais pas le don de ces rares sensations. Au reste, je savais depuis longtemps que Pan et les dieux Sylvains habitaient volontiers les bosquets de la Grèce, mais j'ignorais qu'ils habitassent aussi les forêts du Massachusetts. Toutefois, je comprends son état d'âme, je comprends qu'un homme très épris de mythologie, nerveux, paganisant, arrive à ces sortes d'hallucinations.

Mon ami continue à me présenter ses confrères lorsque l'un d'entre eux me demande presque confidentiellement si je ne connais pas un auteur français à peu près inconnu qui puisse lui servir d'inspiration. Et je songe à ce que Coppée fait dire quelque part à l'un de ses personnages : « Qui donc pourrais-je imiter pour être original ? » Je voudrais avoir le courage de lui dire qu'il y a quelque chose de plus noble et de plus utile que de faire de la littérature. C'est de vivre sa vie harmonieusement dans l'état où

nous appelle notre talent. C'est de cultiver l'amitié. Je voudrais aussi qu'il pût lire ce chapitre où Lemaître parle de la frénésie d'écrire.

Bref je constate dans cette réunion qu'il y a une grande diversité dans la qualité des talents. Il y a des écrivains qui ont écrit quelque chose, et des choses fort belles, et il y a des écrivains qui n'ont jamais écrit et qui affectionnent ces assemblées parce qu'ils y trouvent une heure de gloire chaque mois. Je ne voudrais pas laisser croire que ces petites vanités ne sont qu'américaines. Elles sont universelles, on les retrouve partout où il y a des hommes. L'humanité a cela de particulier, plus elle varie plus elle se ressemble.

Je suis mal à l'aise parmi tant de poètes et de poétesses, et mon ami, avec beaucoup de tact, me demande si je veux bien partir. En route il me parle des déboires du métier. Il fait de la critique avec un goût très sûr. Ce n'est pas de nature à lui concilier l'amitié de bien des auteurs.

« Savez-vous que quelqu'un m'a dit ces jours derniers, dans un moment d'amertume sans doute, que la critique ôtait la puissance de l'impuissance et cette autre phrase d'un de vos écrivains français que c'était un insecte qui se débat dans la crinière d'un lion. On croyait me mortifier sans doute, la critique serait tout cela si elle n'était que le relevé des imperfections. Heureusement la critique bien comprise est une large intelligence des divers aspects d'une œuvre. C'est la mise en valeur des rapports qui existent entre les agents et les circonstances qui l'ont fait naître. C'est déterminer exactement l'atmosphère où elle a pu éclore. Pourquoi nos auteurs se fâchent-ils quand on leur dit que leur dernier livre est la résultante de telle conséquence, de telle in-

fluence, de telle petite cause insignifiante en elle-même, qui a mis en branle toute une série d'agents qui ont produit cette œuvre ? »

« C'est peut-être que les auteurs se croient tous directement inspirés des muses, » lui ai-je dit. « Il n'y a pas de quoi vous inquiéter, l'avenir des lettres appartient à la critique. »

Il y aura toujours des hommes qui traiteront légèrement la critique et ne voudront y voir qu'une manière subjective et personnelle d'envisager un livre, mais le nombre de ceux qui se conforment à une critique objective, immuable et universelle, augmente tous les jours.

La conversation dévia. Il me parla des diverses écoles et de leurs disputes. Il m'avoua, avec beaucoup de raison, que parquer les auteurs dans telle ou telle école comme le font les manuels était arbitraire. Sainte-Beuve a dit très bien qu'un classique est celui qui par sa manière de penser profonde, exprimée dans un style qui est le sien propre et celui de tout le monde, a enrichi la langue française d'une façon quelconque. Cette définition, si elle est juste, et elle semble l'être, abolit toutes les écoles.

Tout en causant, nous arrivons aux édifices de Harvard. Il me les montre avec fierté.

« Ne pensez-vous pas, me dit-il, que nous avons trop d'universités, de collèges et d'écoles de toutes sortes ? On veut faire des savants de tout le monde et on ne fait que des insatisfaits et des mécontents. Songez donc à l'armée des diplômés que nos universités jettent chaque année sur le pavé. Ne vaudrait-il pas mieux leur enseigner à vivre heureux par le travail manuel ? »

Je me demande, pendant que mon ami parle, si réellement on peut enseigner à vivre heureux. Le bonheur me semble un état inconscient. À force de le vouloir, d'en parler, d'y penser, on finit par le dissiper. Il est comme l'humilité, on la perd quand on croit la posséder.

Ce que je viens d'entendre corrobore un article, que j'ai lu récemment, dans lequel le docteur Pritchett, de l'Institut Carnegie, déclare qu'il n'y a pas d'équilibre entre l'effort et l'argent dépensé pour l'éducation et le résultat obtenu. Les États-Unis s'aperçoivent-ils qu'ils ont lancé l'éducation dans une fausse route et cherchent-ils déjà à faire machine en arrière ?

« Je suis irrité quand je songe que mes confrères de classe, poursuivit-il, les plus brillants végètent dans le prolétariat intellectuel tandis que les cancres, les queues de classes, se prélassent dans les hautes sphères de l'industrie et manipulent l'argent. »

Ce ne sont jamais les premiers de classes qui s'enrichissent, lui dis-je. Ce sont des idéalistes. Il en faut dans le monde. Leur action est bienfaisante. Pour cela n'allons pas croire que leur part de bonheur soit moindre que celle des coryphées de l'industrie. Ils ont en eux des ressources infinies de joies sereines que ne goûteront jamais les grands brasseurs d'affaires. Si vous faites de l'argent, le terme du succès, vous avez raison. Mais s'il consiste en une vie harmonieuse, embellie de toutes les allégresses d'un esprit orné, vous avez tort.

Sur ces entrefaites nous nous séparons et je me dirige vers mon hôtel. Dans le corridor je rencontre une dame qui est dans un état d'effervescence extraordinaire. Elle arrive du mont Sinaï et repart pour un autre mont aussi lointain. Elle fait une spéciali-

té des monts. Elle a perdu une pièce de son bagage qui contient des souvenirs rares.

Après m'être un peu reposé, je vais visiter la Bibliothèque publique. Ils sont fortunés, ceux qui vivent à l'ombre de cette institution, de pouvoir puiser à ces trésors. Les salles sont presque pleines de lecteurs et de lectrices.

« Voyez-vous ces deux vieilles dames qui paraissent si absorbées à leur besogne », me dit le guide. « Depuis leur jeune âge qu'elles travaillent à édifier la théorie baconienne, qui veut que Shakespeare n'ait pas écrit l'œuvre qu'on lui attribue. Elles ont tout lu, tout fouillé, tout dépouillé ce qui s'y rapporte de loin ou de près, elles y ont consacré leur vie, oublié de se marier, et produit toute une littérature sur le sujet, fort curieuse et ingénieuse. Elles démontrent que chaque point, chaque virgule est l'œuvre de Bacon. »

« Je croyais, lui dis-je, que cette théorie n'avait plus de partisans depuis longtemps. » N'en croyez rien. En effet, c'est un cas psychologique qui mérite d'être étudié que des personnes donnent leur vie et leur fortune, littéralement leur fortune, pour prouver que Shakespeare n'a pas écrit ses livres. Quel qu'en soit l'auteur, c'est une œuvre dont le monde est fier et qui honore la nation qui l'a produite. Mais les Baconiens ne l'entendent pas de cette façon.

Je visite le département des Livres français. Notre littérature y est bien représentée.

« Savez-vous, me dit l'employé, qu'il y a eu une querelle entre les lecteurs et les autorités de la Bibliothèque à cause de la lenteur que l'on met à se procurer des nouveautés françaises ? »

De Boston nous allons à New-York en passant par Peekhill et Plattsburg.

Plattsburg est une petite ville canadienne-française en voie de s'américaniser. Tous les noms y ont pris une tournure anglaise. Cela étonne d'autant plus que ce village est situé à proximité de Montréal, Nous pouvons en dire autant de Fort Covington, tandis que des villes plus éloignées, plus noyées ont mieux conservé leur caractère français.

Nous filons à Peekhill, située à une quarantaine de milles de New-York et d'un extraordinaire essor industriel. Le lendemain est un dimanche. Nous avons quelque difficulté à localiser l'église catholique. Enfin nous découvrons que l'église, très étroite pour la population catholique toujours croissante, ne sert que les jours de semaine. Le dimanche l'on a affecté au culte une salle publique plus vaste. Le curé, M. l'abbé Walsh, parle aujourd'hui de l'éducation. Il fait des remarques très judicieuses. Il commence par déclarer que les catholiques, dont le nombre augmente sans cesse, n'ont pas un nombre proportionné d'hommes instruits et éclairés pour les représenter dans le maniement des affaires publiques et il s'étend sur la nécessité d'une instruction supérieure et d'une bonne éducation catholique. Je rapporte ses paroles parce qu'elles sont significatives d'un état de choses qui frappe l'attention.

Les institutions d'enseignement secondaire ne manquent pas, mais les maisons d'enseignement supérieur catholiques font tout à fait défaut. Il y a bien l'Université catholique de Washington qui ne semble cependant pas répondre aux besoins actuels, et qui à elle seule est insuffisante pour un pays aussi vaste. C'est la

plainte que nous font entendre les catholiques instruits et c'est celle que l'abbé Walsh explique à ses paroissiens aujourd'hui.

Nous arrivons à New-York dimanche vers onze heures du matin. Cette heure nous semblait des plus propices pour circuler dans les rues de la métropole. Il n'y avait pas de tumulte et les citadins dispersés dans leurs églises respectives devaient faire relâche à l'activité de la semaine.... C'était bien naïf de penser cela. Les New-yorkais ne se relâchent jamais. C'est un peuple qui court sans trêve en flots pressés.

Nous avons donc trouvé les rues aussi encombrées que s'il se fût agi d'un jour d'ouvrage.

La chaleur était intense. Soudain l'orage éclate et la pluie tombe si abondante que l'eau ruisselle pendant quatre heures. Nous nous disons que cette fois-ci l'orage saura bien dissiper toute cette cohue. Il n'en est rien. Les automobiles continuent à s'entrecroiser dans les rues. Qui sait ? Ces gens étaient peut-être comme nous. Ils attendaient l'orage pour se promener plus librement.

Le soir, je suis l'hôte de Gaston Lachaise, sculpteur franco-américain dont l'œuvre est bien connue aux États-Unis et même au Canada. Il me reçoit avec la plus charmante courtoisie. Il m'ouvre ses cartons et me permet de fouiller. Je passe la soirée à regarder des esquisses, des ébauches, des miniatures, des dessins. Bien que je n'aie que des reproductions, je peux me former une idée d'une œuvre forte par la pensée, le mouvement et la vie. Je n'y vois rien d'acerbe et de tourmenté. C'est un art épris de la forme. Ses torses n'ont quelquefois ni âge, ni nom, ni localité. C'est la beauté elle-même façonnée dans une forme pure. C'est

un édifice éloquent de la beauté animée où l'on sent l'envahissement d'un vaste repos.

Tout en causant, madame Lachaise me dit en parlant de New-York :

« Je déteste cette masse humaine qui bouge, grouille, fourmille. Il m'arrive quelquefois d'oublier que ce sont des hommes et des femmes pour croire que ce ne sont que des automates qui se meuvent sans pensée et sans vie. »

À voir ce fourmillement nous comprenons la justesse de cette remarque. Pourtant ce sont bien des hommes et des femmes qui vont, la figure tendue, l'âme angoissée ou joyeuse, à leurs affaires, à leurs plaisirs ou à leur détresse.

En effet, la vie est si intense, si fébrile, tant de choses font appel à notre curiosité, tant d'activités diverses prennent possession de toutes nos facultés qu'il faudrait qu'un individu eût trois existences parallèles pour vivre cette vie dans toute son ampleur. Je ne m'étonne plus que toutes ces figures soient si inquiètes, si fiévreuses. La flamme de la grande ville les brûle sans répit.

Il y a trop de rues, trop de magasins, trop de boutiques, trop de lumière. Et la foule continue d'onduler. Les hommes sont habillés sans recherche, mais les femmes, montées sur des souliers aux talons d'une hauteur inquiétante, la figure hâtivement grimée, se démènent dans des toilettes tapageuses.

Madame Lachaise nous dit : « J'aime mieux les femmes de Boston qui vont lentement comme de belles statues, qui ont peur de nuire à leur beauté par trop de précipitation. »

Nous descendons dans la rue. Un relent de parfumerie et de cosmétique nous arrive de toute part. J'ai hâte de sortir de cette fournaise. Edouard Neagle, un jeune peintre américain que je connais, m'amène à son atelier. Il me montre un coin pittoresque de New-York. Il habite une mansarde austère comme un cloître où tout dénote la passion du travail, le culte de la perfection. Je comprends que dans un pays encore si utilitaire la vie de l'artiste soit un combat incessant pour éveiller le goût des choses de l'art chez ce peuple absorbé par les affaires. Il fait bon chez lui, car je me sens un peu isolé de cette furie parmi ces chevalets et ces toiles. Il m'amène à la fenêtre et me montre une rue qui finit en impasse. Des étrangers, surtout des Italiens, l'habitent.

« Il y a eu ici deux ou trois noces aujourd'hui, me dit-il. En effet, je remarque que la rue a un air de fête. On danse sur les trottoirs au son de la mandoline. Les hommes ont chaud, les femmes parlent et rient haut, les enfants jouent à cache-cache, parmi les groupes. Toute cette populace est heureuse, car elle vit sa vie naturellement comme elle respire. »

« Les disputes des écoles n'inquiètent pas ces gens, me dit Neagle, et ils n'en sont que mieux. »

Il me montre ensuite des peintures. Elles m'intéressent, car j'y vois une heureuse disposition à s'affranchir de tout ce qui est aléatoire dans le passé pour faire un art essentiellement américain. Elles ne sont pas toujours très claires mais elles sont un repos contre ce qui se comprend trop facilement.

Nous ne pouvons pas parler de New-York sans parler de sa vie intellectuelle. On dit que Boston, par ses traditions, est plus cultivée ; mais New-York présente une culture plus diversifiée. L'ap-

port des étrangers y est très considérable. Les Américains importent tout ce qui a un nom et une valeur, c'est pourquoi leurs universités abondent en professeurs de renom, leurs théâtres font entendre les artistes les plus réputés. Les génies français, slaves, italiens et autres créent une atmosphère à part. C'est peut-être la ville au monde qui contient le plus grand nombre de célébrités. N'est-il pas un peu vrai que même nos Canadiens qui se sont fait un nom vont en recueillir les lauriers aux États-Unis ? C'est que les lauriers y sont dorés.

La littérature américaine n'a pas encore atteint le degré de perfection de la littérature européenne. Elle a peut-être grandi trop vite, elle s'est étiolée avant d'arriver à son plein épanouissement. Il lui manque une certaine mesure, cette sobriété qui rend la littérature française plus savoureuse. Elle est un peu surfaite comme leurs édifices et tout ce qui se fait aux États-Unis. Quand ils veulent imiter les auteurs russes ils sont plus russes que les plus russes d'entre eux ; s'ils sont symbolistes, ils laissent Mallarmé loin derrière eux. La forme que revêt la sensibilité américaine est généralement celle du conte qui leur est venu de France par Maupassant et que O'Henry a popularisé là-bas. Nul autre pays n'en publie autant, environ trois mille chaque année. Ce petit roman d'un chapitre s'adapte bien à leur état d'âme. Un nombre incalculable de magazines distribuent cette littérature à tous les foyers. Dans une si prolifique production, il y a de beaux épis mais il y a aussi beaucoup de mauvais grains. Le goût du lecteur y est peut-être pour quelque chose. On demande des contes d'aventures et de sentiment où tout finit bien, Le public américain se cabre contre les dénouements tristes où le traître n'est pas puni et les amoureux ne sont pas unis pour toujours.

Il y a quelque trois ou quatre ans on a publié un volume appelé « Grim 13 ». Il s'agit de treize contes soumis aux magazines les plus en vue et successivement refusés à cause de leur dénouement malheureux. Pour réagir contre cette folle terreur de ce qu'on appelle là-bas « The Unhappy Ending », on publia ces contes en volume sous le titre précité. Edouard J. O'Brien en fit la préface où il nous précise l'intention de cette publication.

On fait d'incessants efforts pour épurer le goût en relevant le niveau du conte. À cet effet, M. O'Brien, lui-même auteur de beaucoup de talent, entreprit de réunir chaque année les vingt meilleurs contes et de les publier en volumes. À cela il ajoute une nomenclature détaillée de tous les contes que chaque magazine publie. Les meilleurs sont marqués de trois astérisques, les bons de deux, les assez bons de un, et les médiocres n'en ont pas. La moyenne des contes excellents est publiée à la fin du volume dans un tableau d'honneur. L'idée qui préside à leur choix comprend une double épreuve qu'on peut appeler l'épreuve du fond dans laquelle on étudie les faits, les incidents, et l'épreuve de la forme dans laquelle on examine la manière dont les matériaux sont tissés en une forme permanente et artistique. Cette méthode peut paraître école primaire et ne manque pas de surprendre un Français qui n'admet pas qu'on classifie ses lectures en premier, deuxième, troisième accessit, mais elle a produit un bien considérable aux États-Unis. Elle a stimulé les auteurs à écrire avec plus de soin ; a éveillé les éditeurs à la réalité, et les a forcés de choisir leurs contes avec plus de circonspection. Je ne dis pas que les vingt élus chaque année soient nécessairement les vingt meilleurs, ce serait un peu pénible pour les autres. Ils sont les meilleurs selon M. O'Brien qui a le goût sûr, et si on désapprouve quelque fois son choix on admet qu'il est généralement judicieux.

Les revues ne lui ont pas épargné leurs sarcasmes. Entr'autres le périodique humoristique « Life », qui n'admet pas de dogmes littéraires, lui décoche de temps à outre des traits acérés. Encore tout récemment il contenait la boutade suivante qui était prise du « Chicago Literary Times » :

« À l'attention de M. O'Brien.

« J'ai découvert le conte parfait. Il n'a pas de titre, mais l'auteur est Dodo, le fils de E.-F. Benson, âgé de quatre ans. Voici son histoire.

« Il y avait une fois un assassin gui avait les yeux jaunes. Sa femme lui dit : « Si vous m'assassinez vous serez pendu » : et il fut pendu le mardi suivant. »

Il est intéressant de noter que la meilleure classe de lecteurs a un penchant prononcé et qui semble sincère pour la littérature étrangère. Ils sont fort renseignés sur les littératures française, russe et autres. Ils connaissent de préférence parmi nos auteurs ceux des jeunes écoles les moins faciles, comme on s'y est plu à le dire. Ils commencent toujours par nous parler de Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, etc., et ils les connaissent souvent de façon à nous embarrasser.

Lemaître, qui cherchait à expliquer cette préférence, disait que les Américains et les Anglais n'ont rien à désapprendre pour lire nos auteurs avancés, tandis qu'il nous faut en quelque (sorte) désapprendre notre langue pour en acquérir une autre. C'est sans doute un paradoxe, car il y a nombre d'Américains qui savent notre meilleure langue et la lisent dans nos auteurs les plus solidement français.

Ce que M. O'Brien fait pour les contes, un autre le fait pour la poésie. Chaque année, M. Braithwaite, critique de Boston, glane partout toutes les poésies qui méritent de survivre à l'oubli. Il a maintenant publié sept ou huit fort volumes, chacun d'eux embrassant une année d'efforts poétiques.

Un jeune Juif dont le nom m'échappe a tenté également de colliger les meilleurs poèmes tirés des revues universitaires dirigées par les étudiants. Tout ce triage a pour heureux résultat de tenir en éveil l'attention des auteurs américains et de les stimuler vers une plus grande perfection. On tient à l'honneur d'être parmi les fortunés survivants.

Il y a aux États-Unis un auteur qui excite chez les meilleurs lecteurs américains et chez tous les étrangers en général un engouement assez difficile à expliquer, c'est Paul Claudel. Avant la guerre, – j'ignore si la chose existe encore, – la plupart des villes allemandes avaient un club d'hommes de lettres dont le but était la lecture et l'étude de Paul Claudel. En Angleterre on fit, ces dernières années, une traduction soignée de toutes ses œuvres. Aux États-Unis, l'université de Yale nomma un comité pour préparer une autre traduction qui est à date.

Un professeur de Harvard me disait :

« Si toute la littérature française disparaissait et que seules les œuvres de Claudel survécussent, elles suffiraient pour désigner à l'humanité le degré de culture qu'atteignirent les lettres françaises. »

Dans les grandes bibliothèques publiques la demande des livres français est considérable et des bibliothèques comme celles de Boston, New-York, Chicago sont admirablement pourvues de

littérature française car on n'épargne rien pour répandre le goût de la lecture. Chaque petite ville a sa bibliothèque publique fort bien montée. Le temps viendra où tous nos villages canadiens auront aussi leurs bibliothèques. On se plaint que nos gens ne lisent pas. C'est peut-être parce qu'ils n'ont pas de livres. Si on mettait à leur disposition une bibliothèque, aux salles bien chauffées, bien éclairées et attrayantes avec un bon choix de livres à leur portée, ils apprendraient peut-être à utiliser les nombreux loisirs des petites villes canadiennes.

Nous partons de New-York et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que tout contribue à faire de cette partie du pays une région pleine de promesses. La contiguïté de l'océan, l'abondance des pluies, la salubrité du climat, les prodigalités du sous-sol en trésors minéraux, les forêts, et tant d'autres circonstances favorables en font des villes comme Boston, New-York, Philadelphie et Baltimore.

Nous passons par Atlantic City. C'est à l'heure du bain. Il y aurait bien des commentaires à faire sur les costumes. Je crois qu'il vaut mieux les omettre. Des articles récents dans les journaux américains ont fait assez de bruit à ce sujet.

Nous rencontrons sur la route un convoi funèbre composé d'automobiles et le corbillard lui-même est une automobile aménagée à cet effet. Le cortège fait ses vingt-cinq milles à l'heure.

« Est-ce assez dégoûtant, dit un de nos compagnons de voyage, on veut même supprimer la majesté des enterrements d'autrefois qui avançaient lentement, au pas d'un cheval harnaché de tentures noires. Aujourd'hui vous avez à peine rendu le dernier soupir qu'on arrive avec un corbillard-auto trépignant et

on vous emporte à quarante milles à l'heure pour se débarrasser de vous le plus promptement possible. »

Cette algarade de notre ami contre les enterrements modernes nous amuse. On a beau lui dire que quand on est mort on se soucie peu d'aller vite ou lentement. Mais sa mauvaise humeur n'est pas tout à fait calmée, il répond que si c'est égal pour les morts ce n'est pas à l'honneur des vivants. On admet qu'il a raison pour oublier ce petit incident.

D'ailleurs la revue 'L'Automobile au Canada' avait récemment la note suivante :

q

Neuvième partie Les morts vont vite

L'un des membres du Conseil municipal de Paris proposait, l'autre jour, de remplacer les corbillard à traction animale par des voitures automobiles dans le but d'empêcher l'arrêt momentané de la circulation au passage des cortèges funèbres.

Le conseiller, auteur de cette proposition, a déclaré que Paris était la seule capitale européenne où l'on se tient encore à la coutume des lentes processions funèbres de parents et d'amis reconduisant à pied le défunt à son dernier repos. Ces cortèges, a-t-il dit, interrompent la circulation dans les rues.

Commentant cette proposition, un journal de Paris dit qu'elle va probablement froisser les sentiments de certaines gens, mais que l'on finira par s'y habituer. Beaucoup de personnes qui

marchent dans ces cortèges, dit-il, ne demanderaient pas mieux que de voir abolir cette mélancolique coutume.

Ici et là nous rencontrons des globe-trotters. Quelques-uns vont à pied, d'autres à cheval, d'autres en automobile. Hier nous en avons rencontré un qui menait une petite brouette devant lui dans laquelle étaient ses effets. Et ce matin à une auberge nous avons vu deux vieilles dames, les cheveux blancs, qui ont aussi entrepris de faire le tour du monde à pied. Elles espèrent le compléter avant de mourir. Dans toute cette légion de marcheurs et de marcheuses intrépides, je m'étonne que personne n'ait encore songé à faire le tour du monde à reculons.

Nous arrivons à Philadelphie. Dans la salle de lecture de l'hôtel, mon voisin, un jeune homme, jette par terre un magazine qu'il tient à la main et dit en grommelant : « Cette histoire est insipide. C'est écrit en style de professeur. » Ma curiosité est éveillée et je lui demande : « Qu'entendez-vous par style de professeur ? »

« C'est un style où l'on respecte la grammaire mais qui ne brille pas par l'originalité. »

« Le respect de la grammaire sert à quelque chose, lui dis-je. Il fait éviter bien des impairs. Quant à l'originalité, les professeurs sont comme le reste des hommes. Il y en a qui écrivent bien et il y en a qui écrivent mal. Ceux qui écrivent mal sont aussi bons citoyens que ceux qui écrivent bien et l'important est d'être honnête homme. Le reste est assez secondaire. »

« Vous ne les connaissez pas, poursuivit-il. Moi, je les connais. Je suis élève dans l'une de nos universités. Ils sont toujours si catégoriques. À les entendre on croirait qu'ils ont découvert la véri-

té. C'est un de vos auteurs français, Rémy de Gourmont, qui a dit : « Toute vérité est une illusion et toute illusion est une vérité. »

« D'abord parce que Gourmont a dit cela vous paraissez être certain qu'il ne pouvait se tromper. Il a dit bien des paradoxes pendant sa vie, désassocié bien des idées, nié bien des choses à commencer par la notion de patrie. »

« Mais au début des hostilités quand l'ennemi a envahi son pays, il n'a pas tardé à écrire un volume sous forme de lettres dans lequel il adore ce qu'il a brûlé et brûle ce qu'il a adoré. L'expérience vous apprendra qu'il y a une vérité absolue qui ne dépend pas du caprice des individus. Il serait pénible que nos croyances fussent à la merci de nos imaginations. »

Mon jeune homme prend congé de moi. De mon côté je me dirige vers l'hôtel de ville qui est le centre de la cité où aboutissent toutes les rues. C'est là où se réunissent chaque soir les prédicants ambulants, les parleurs publics. Il me plaît de les écouter en passant. Je remarque en premier lieu un vieillard, les cheveux en désordre, la barbe hirsute qui parle à tue-tête, une bible à la main. Il fait chaud. Il transpire, écume et n'a pas un seul auditeur. Je l'approche pour savoir de quoi il s'agit. Cela l'encourage, il parle plus haut, fait des efforts inouïs. Ce qu'il dit est si touffu, si confus que je n'y comprends rien. C'est sans doute un dément qui a la manie de parler.

Je me dirige vers un groupe assez considérable d'hommes qui écoutent un discours sur le socialisme. Par son accent, l'orateur doit être juif. Mais il ne dit rien de nouveau. Plus loin on écoute une harangue sur le bolchevisme. Il y a plusieurs autres orateurs.

Tous s'accordent sur un point : la condamnation de la société moderne.

Comme je retourne à l'hôtel j'entends le bruit du tambour. C'est l'Armée du Salut qui parade. Un d'eux sort des rangs et fait un prêche dans lequel je ne trouve rien à reprendre bien qu'il soit dilué en beaucoup de mots et débité avec trop d'efforts oratoires. Une foule assez grande stationne pour écouter. On passe la sébile. Je constate que tout le monde donne généreusement. Je me demande si l'Ar-mée du Salut est une religion, ou simplement une société philanthropique, lorsque quelqu'un me dit que c'est une organisation à la fois religieuse et militaire. Les membres portent le nom de soldats, et sont divisés en corps d'armée ou postes. Plusieurs postes forment une section ; plusieurs sections une division. Les postes sont commandés par des officiers, les sections par des majors, et les divisions par des colonels. Un commandant en chef est préposé à une division qui opère chez une nation. Le fondateur, William Booth, s'était décerné le titre de maréchal dont a hérité sa fille, car les grades sont donnés aux femmes aussi bien qu'aux hommes. On appelle la prière 'knee-drill'. Leurs journaux les plus importants sont, en Angleterre, « The War Cry » ; en France, une feuille intitulée « En Avant ! »

Bientôt nous sommes en vue de Gettysburg, restée célèbre par sa bataille du mois de juillet 1863 entre l'armée du général Meade et l'armée des confédérés du général Lee où celui-ci fut défait. Cette défaite marque une nouvelle orientation entre le sud et le nord. Le champ de bataille a été converti en Parc National où nous voyons des monuments érigés aux soldats des deux armées.

Toute cette partie du pays est historique. Washington l'aurait fréquentée pendant ses campagnes. Tous les hôtels et toutes les auberges ont leur chambre où a couché le célèbre chef. On ne manque jamais de dire à chaque voyageur : « Je vais vous donner la chambre qu'a occupée Washington. » Après cela, on se demande comment un général qui dormait si copieusement trouvait le temps de faire la guerre. Nous continuons notre route, passons Pittsburg, ruche d'activité ; Colombus, siège d'une belle université de l'état d'Ohio, et arrêtons à Dayton. Nous y passons une journée. Il pleut. Sous la véranda de l'hôtel un monsieur commence à me lire son journal à haute voix. C'était pourtant assez de la pluie. Décidément il me prend pour une victime facile. Il y a donc des fâcheux partout. Après avoir lu son journal il commence à me parler du radium, cette merveilleuse découverte, et il ne tarit pas. J'avais observé une minute auparavant qu'il lisait l'encyclopédie britannique à la lettre R. En effet il venait de lire l'article sur le Radium et il était encore tout plein de son sujet. Je lui donne la satisfaction de briller à son aise. Il finit par me parler de sa famille. Ah le fâcheux ! Et je songe à la triste vérité des vers d'Horace :

Ibam forte via sacra, sicut meus est mos,

Nescio quid meditans nugarem, totus in illis ;

Accurit quidam, notus mihi nomine tantum,

Arreptaque manu : Quid agis, dulcissime, rerum ?

Le temps se met au beau. Nous sortons visiter la ville. Les guides américains ont cette particularité que si nous visitons un monument, un édifice public, ils ne manquent pas de nous dire d'emblée :

« Cela coûte tant de milliers de dollars, cela a tant de pieds de large, de haut, de long ; c'est ce qu'il y a de mieux au monde. » Ils semblent conclure que c'est beau parce que c'est coûteux et gigantesque.

Le lendemain nous atteignons Saint-Louis après un court repos à Indianapolis. Saint-Louis ressemble un peu moins aux autres villes américaines. C'est une magnifique ville de forme rectangulaire à cinq cents pieds au-dessus de la mer. Sa population est de 687,000 âmes, ce qui en fait une importante ville des États-Unis. Les catholiques y forment la moitié de la population et comptent une centaine d'églises.

À l'hôtel, j'entends sans le vouloir une dame discourir sur le dévergondage des jeunes filles modernes. Je soupçonne que c'est une moins jeune fille dont les succès ont dû être rares et qui en vieillissant tourne à l'aigreur. Elle mêle ses remarques d'exclamations : « De mon temps, on faisait comme cela, de mon temps on ne faisait pas comme cela, » et je songe à la nature humaine qui a dû beaucoup changer depuis cet heureux temps. Mais pourquoi presque tous ceux qui ont atteint un certain âge trouvent-ils la génération actuelle moins vertueuse que la précédente ? C'est sans doute qu'ils oublient.

Le lendemain matin, nous sommes éveillés avant le jour par un cyclone de touristes qui parlent avec volubilité, font claquer les portes, s'engouffrent dans les corridors en un ouragan. Des voix perçantes de femmes dominent le tumulte. Et je pense aux mots de Paul Claudel :

Faites que je sois comme un semeur de silence.

Nous nous levons déjà aigris contre la ville toute entière, mais il suffit de promener les regards autour de nous pour entrer dans des sentiments plus sereins et plus amicaux.

Nous visitons quelques églises. En général nous pouvons dire que les églises des États-Unis sont assez belles. Quelques-unes cependant sont un peu déparées par un certain faux surfait. Les plus charmantes sont les petites églises de campagne, si humbles, si blanches, qui sont là comme des prières. L'idée d'utilité, d'adaptabilité aux circonstances semble avoir présidé à la construction des églises du pays, assez vastes pour répondre aux besoins d'une population toujours croissante ; bien aérées, bien chauffées en hiver, elles sont plus commodes que belles. Quelqu'un qui revenait de France faisait la remarque que les églises sont belles mais qu'on y est mal assis. Ici on peut dire qu'on y est toujours à l'aise.

Le pays que nous traversons les jours suivants est monotone d'aspect, les champs fertiles s'étendent au loin agrémentés à de rares intervalles par un bouquet d'arbres peu vigoureux. On semble cultiver de préférence le maïs et le blé. On ne peut que déplorer l'incurie des habitants des diverses localités du mauvais état de leurs chemins. Ils sont non seulement impraticables mais dangereux. On conçoit difficilement que des gens puissent passer leur vie desservis par des routes aussi exaspérantes. Elles doivent être la ruine de leurs montures et la source d'ennuis sans nombre. Les villages disséminés à quelque dix milles les uns des autres n'ont pas ce cachet qu'on retrouve dans les autres états. Ils sont plutôt ternes et stagnants. D'autre part, la population y est très simple, affable et serviable pour l'étranger. Cette partie de l'état du Missouri n'attend que des routes pour atteindre son

plein développement. On peut presque dire que les bons chemins sont les canaux du progrès. La fertilité de la région se manifeste partout. Les arbres sont d'un vert profond, les herbages, touffus et vivaces, verdissent de loin en loin où s'ébattent de superbes chevaux, des mulets à l'air têtu et des troupeaux de pourceaux.

Pendant que nous courons sur la route nous faisons lever des légions de charmants oiseaux aux couleurs variées, qui étaient venus farfouiller dans la poussière du chemin. Et nous faisons fuir par sauts et par bonds des petits lièvres qui exploraient l'univers. Ce soir le paysage est si immobile qu'on le dirait peint sur une toile. Nous passons la nuit à Saint-Joseph, ville de 100,000, bâtie sur des falaises et noyée de verdure. Nous sommes aux confins du Missouri.

Toujours poussés en avant, nous arrivons bientôt dans Hasting. La journée est torride. L'air flamboie. La brise est d'une chaleur d'incendie. Les bêtes affaissées cherchent la fraîcheur dans l'herbe. La vie semble suspendue. Seul un oiseau dont j'ignore le nom arrive et jette un cri strident, un vrai cri de détresse, et repart.

Pour éviter l'atmosphère surchauffée des chambres d'hôtel, nous décidons de nous installer dans le parc réservé aux touristes. Nous avons une tente que nous dressons en quelques minutes et nous sommes chez nous. Chaque ville, chaque village a son parc pour recevoir les étrangers. Ce soir, il y a au-delà de deux cents automobilistes qui, comme nous, ont élu domicile à l'ombre du parc. Quelques-uns ont toute leur famille avec eux, depuis le grand-père, la grand'mère, les enfants, jusqu'au chien, le chat, le perroquet et les oiseaux de Canarie. Il est intéressant de voir, à l'ouverture des tentes, l'ancêtre assis sur un pliant, Pa-

tou qui surveille, Minet qui se lave, le perroquet qui enrichit son dictionnaire, les oiseaux qui chantent les dernières nouveautés pendant que les enfants s'ébattent sur la pelouse.

Voilà quelqu'un qui se met à chanter « The Sheik of Araby ».

C'est à propos. En effet, c'est très Arabie, ces deux cents tentes qui blanchissent la profondeur du parc. Le soir apporte avec lui une fraîcheur bienfaisante. Après nous être reposés nous partons à la recherche d'une église catholique. Nous avisons un brave homme qui n'a pas l'air malin et lui demandons s'il y en a une dans le village.

« Il n'y a pas d'église catholique ici, » nous répondit-il avec la plus imperturbable assurance. Cela ne laisse pas que de nous surprendre qu'une ville d'une centaine de mille âmes qui n'a pas d'église catholique. Nous posons la même question au premier gendarme rencontré :

« Mais oui, dit-il, à deux pas d'ici. » En effet, nous trouvons une belle grande église. »

Je me rappelle qu'à Peekhill l'abbé Walsh nous avait dit qu'à New-York nous ne devions demander nos renseignements qu'à la police. Le conseil est bon, même en dehors de New-York.

Le hasard veut bien que l'assistant du Curé soit un canadien-français, l'abbé Bergeron, autrefois du diocèse de Québec.

De Hasting nous nous rendons à Denver, Colorado, situé à une élévation de cinq mille deux cent quatre-vingt pieds. Le climat nous paraît des plus agréables, sec, salubre. Les journées peuvent être chaudes mais les nuits sont toujours fraîches. Nous sommes à une quinzaine de milles des montagnes Rocheuses,

dont les hautes telles que Pikes-Peak, Long's Peak, s'élèvent à quatorze mille pieds dans l'air. Nous voyons pyramider à l'horizon leur sommet recouvert d'une couche de neige qui étincelle au soleil. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer dans les gorges des parcs bien boisés, fort fertiles qu'on nous dit avoir été autrefois des lacs qui se sont desséchés. Ce sont des endroits recherchés, à cause de leurs conditions climatériques, par les neurasthéniques et les tuberculeux. Cette partie du pays est formée par des terrasses séparées les unes des autres par des failles étendues sculptées, de profonds et larges ravins, aux parois verticales.

Nous passons quelques jours à Denver, nous commençons à avoir la nostalgie du pays. Nous décidons de revenir en brûlant les étapes. Cependant Chicago nous retient quelques jours. Nous y arrivons par une chaleur intolérable. La foule défile triste, abattue et fatiguée. Elle va dans cette chaleur comme poussée par une destinée mauvaise. Des panaches de fumée s'élèvent des manufactures obscurcissant la façade des boutiques. De temps à autre le soleil perce cette buée mais il accentue encore l'expression de lassitude de ce peuple. Dans la partie riche d'élégants équipages stationnent aux portes des demeures prétentieuses. L'armée des travailleurs passe sans y prendre garde. On pourrait craindre que ce luxe n'excitât la convoitise. Il n'en est rien. Chez ce peuple démocratique où l'argent ouvre tous les rangs et achète tout, il y a espoir pour tout le monde d'arriver à l'opulence. On dit qu'en Europe, le peuple veut faire descendre les riches à son niveau. Aux États-Unis, les pauvres veulent s'élever au niveau de ceux qui sont parvenus.

Chicago rivalise certainement avec New-York et je ne sais pas s'il ne l'emporte pas sur certains points. Son université est une

des plus riches, des mieux outillées et des plus complètes des États-Unis. Son personnel enseignant est d'une rare excellence. Ce qui fait la force des universités protestantes est la supériorité de leurs professeurs. Ils savent qu'elles vaudront ce que valent leurs professeurs, et ne reculent devant aucun sacrifice à l'effet de se procurer les meilleurs. C'est une inspiration et un stimulant pour l'élève de travailler sous de tels maîtres. Je ne m'arrête pas aux nombreux programmes qu'on y enseigne. Je passe à l'enseignement du français qui m'intéresse plus directement. Le cours français y est d'une rare qualité. Je converse avec des élèves qui l'ont suivi. Leur facilité de s'exprimer m'étonne tout autant que leurs connaissances de notre littérature, de nos auteurs et de nos mouvements littéraires. Ils ont lu tout ce qui vaut la peine d'être lu. Pour cela leurs professeurs sont d'une précieuse assistance. Je rentre à mon hôtel encouragé par ce que j'ai vu et entendu. Je regrette que les catholiques américains de langue anglaise fassent si peu pour imiter leurs compatriotes les protestants. Dans leurs universités que j'ai visitées, j'ai trouvé le français fort mal enseigné, sans aucune facilité de lecture.

Le dîner allait se passer sans incidents, quand un vieux monsieur, aux cheveux longs retombant sur ses épaules, que je prends pour un artiste, met le feu à la nappe en allumant son cigare. Heureusement le garçon de table éteint l'incendie et me dit :

« C'est un habitué, un écrivain, qui met le feu comme cela de temps à autre. Il est distrait. Ils sont inouïs ces hommes de lettres. »

Il y a déjà plus de deux mois que nous sommes partis. Nous décidons donc de rentrer au pays le plus tôt possible. Nous tra-

versons la frontière. Nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un bien-être envahissant à l'idée que notre voyage touche à sa fin sans encombre et sans tracasseries trop grandes. Quelqu'un a dit : « C'est beau de partir mais c'est encore plus beau de revenir. » Sans vouloir lui donner raison, il ne se trompait pas tout à fait.

Des paysages qui ne sont plus inconnus nous sourient d'un air familier. Ce sont d'anciens amis que nous retrouvons, que nous aimons mieux après un voyage comme celui-ci : la verdure de nos forêts, les contours de nos collines, les ondulations de nos champs, la tranquillité des maisonnettes de nos cultivateurs. Nous avons vu un pays plus riche, plus actif, des villes nombreuses où se heurtent tant d'existences humaines, une nature plus cultivée, un climat plus doux, à certains endroits presque tropical, mais rien ne peut remplacer l'harmonie, la paix et la sérénité de nos campagnes et de nos hameaux.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que c'est en voyage que l'on connaît réellement un homme, je dois dire que l'épreuve a été favorable à mes compagnons. Ils ne se départirent pas un seul instant de leur bonne humeur et de leur entrain. En dépit des mauvaises routes, des retards, de la pluie, de la chaleur, de tous les ennuis, ils ont toujours eu le bon mot, le sourire épanoui et la plus constante gaîté. Leur exubérance était contagieuse et rassérénait quand les circonstances étaient des plus exaspérantes.

En finissant ces notes prises au jour le jour, je leur dois ce témoignage et toute ma reconnaissance pour leur bonté qui a rendu possible ce voyage qui se termine si heureusement.

q

Dixième partie En marge de la vie des ermites

Sévérius, à vingt-trois ans, partit. Des voix l'appelaient dans la solitude pour vaquer à sa perfection que les bruits du siècle entravaient. Pendant plusieurs jours il chemina, s'enfonçant plus loin dans des retraites éperdues de tranquillité. Il franchit des collines où le soleil tissait des enchevêtrements ajourés, traversa des plaines angoissées de silence et parvint au pied d'une haute montagne. Les âges insouciants y avaient aménagé une grotte aux parois grises et rugueuses.

Sévérius s'y arrêta. Des messages lui dirent que c'était l'endroit. Son âme y entra en méditation et y demeura fixée pendant soixante ans. Il caressa, retourna, rongea la pensée du néant de la vie. Dans le calme tumultueux aux creux des jours multiples, il se tint en face de la même pensée. Jamais las de haïr la vie, il recommençait sans cesse. L'horreur des choses créées l'enivra. Ses yeux se fermaient en plissements plombés, à l'éclat des aurores, aux fleurs ourlées de lumière. Il détournait avec mépris sa tête livide des clartés du jour. Lorsque la mousse odorante et les petites violettes, contentes de trouver un être humain à qui elles pussent plaire, laissaient monter vers lui la senteur de leurs feuilles, il s'enfuyait, hagard, dans sa caverne pour y respirer la moisissure du temps. Une petite source lumineuse coulait, désireuse de faire communier les hommes à sa fraîcheur. Sévérius, pendant soixante ans, dédaigna la regarder. Il s'en allait boire l'eau stagnante des étangs.

Au printemps, il recueillait, dans des jattes de terre, un peu de cette eau pour s'en désaltérer pendant les grandes chaleurs de

l'été.

Les fruits aux rayons lumineux sous leur pelure languissaient dans l'attente des lèvres des hommes pour puiser à leur vie féconde. Sévérius détestait leur ovale velouté. Il les laissait tomber sur la terre et mourir de leur meurtrissures. Il s'en allait cueillir des feuilles diverses, les pillait et les macérait pour les introduire dans des vases de terre au col long et étroit. Et il se nourrissait de ce qu'il pouvait en retirer de ses doigts.

Un jour deux oiseaux dans un nimbe de clarté et de chanson vinrent s'aimer devant lui. Ce lui fut un crime si effroyable qu'il voulut l'expier. Il marcha jusqu'au soir pour trouver une fosse où il savait que deux hyènes avaient établi leur tanière, s'y jeta pour qu'elles le dévorassent. Les bêtes vinrent le flairer et s'en retournèrent, le regard indifférent.

Il avait emporté avec lui un rouleau de parchemin sur lequel étaient écrits quelques passages de la Bible. La récréation de cette lecture l'épouvanta. Il lança le rouleau dans un précipice.

Sévérius, ennemi de la vie, vécut soixante ans, sans sourire, sans aimer, sans voir un visage humain.

Un soir pendant son rocailleux sommeil, il eut un songe. Une forme blanche et belle lui dit :

« Sévérius, à une demi-journée d'ici, il y a un homme plus parfait que toi. Lève-toi, va vers lui, demande-lui de t'enseigner le sentier de la vraie perfection. »

Il se leva, rajusta sur ses reins aigus le vêtement de feuillage tressé et partit. L'aurore se levait pour embrasser la cime des arbres.

Il marcha sans savoir où il allait, il marcha deux fois trois heures. À son passage, les fauves fuyaient sur le feutre de mousse avec des éblouissements de lumière sur leur pelage. Des scarabées se cachaient derrière des pyramides faites de brins d'herbe pour le regarder de leur œil étoilé.

Bientôt il rencontra une louve qui se glissait comme un rayon dans une grotte de verdure. Il la suivit. Au fond une clarté luisait plus douce que la caresse d'un enfant. Il va heurter à une porte. On l'invite à entrer. C'est Sanctius, beau vieillard blanc. Ils s'embrassent, se reconnaissent, s'appellent par leur nom, bien qu'ils ne se fussent jamais vus.

Qu'est-ce que la perfection ? dit Sévérius. Sanctius étendit les mains, semblables à dix lampes allumées.

« Aimer, dit-il, aimer Dieu et ses créatures en Lui, par Lui et pour Lui. »

Sévérius courba sa tête diaphane et comprit qu'il s'était égaré dans la vie.

Il s'affaissa. Sanctius lui offrit l'ouverture d'une outre d'eau qui glouglouta d'allégresse à l'union qu'elle allait consommer ; elle ne baigna que des lèvres mortes.

Sanctius mit le blanc toucher de ses mains sur ces paupières cerclées d'une ombre et dit :

« La perfection est dans la discrétion des vertus et un amour sans mesure de Dieu. »

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/raiche_joseph_-_les_depayses_contes_et_nouvelles/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.